

Catherine Millot

# La vie avec Lacan

L'INFINI

*nrf*

GALLIMARD

CATHERINE MILLOT

LA VIE AVEC  
LACAN

*nrf*

GALLIMARD

# *L'Infini*

Collection dirigée  
par Philippe Sollers

Il fut un temps où j'avais le sentiment d'avoir saisi l'être de Lacan de l'intérieur. D'avoir comme une aperception de son rapport au monde, un accès mystérieux au lieu intime d'où émanait sa relation aux êtres et aux choses, à lui-même aussi.

C'était comme si je m'étais glissée en lui.

Ce sentiment de le saisir de l'intérieur allait de pair avec l'impression d'être comprise au sens d'être tout entière incluse dans une sienne compréhension, dont l'étendue me dépassait. Son esprit – sa largeur, sa profondeur –, son univers mental, englobait le mien comme une sphère en contiendrait une autre plus petite. J'ai découvert une idée

semblable dans la lettre où Madame Teste parle de son mari. Comme elle, je me sentais transparente pour Lacan, convaincue qu'il avait de moi un savoir absolu. N'avoir rien à dissimuler, nul mystère à préserver, me donnait avec lui une totale liberté, mais pas seulement. Une part essentielle de mon être lui était remise, il en avait la garde, j'en étais déchargée. J'ai vécu à ses côtés

pendant des années dans cette légèreté.

Un jour, cependant, il était en train de manier les ronds de ficelle qui lui donnaient tant de fil à retordre, et soudain il me dit : « Tu vois, ça, c'est toi ! » J'étais, comme quiconque, comme n'importe qui, ce réel qui échappait à sa prise, qui lui donnait tant de mal. J'en fus saisie d'une brusque considération pour ce qui en

moi lui résistait comme seul le réel résiste.

Quand je dis « son être », qu'est-ce que j'entends ? Sa particularité, sa singularité, ce qui en lui était irréductible, son poids de réel. Lorsque j'essaie aujourd'hui de ressaisir cet être, c'est son pouvoir de concentration qui me revient, sa concentration quasi permanente sur un objet de pensée qu'il ne lâchait jamais. À

force, il s'était simplifié à l'extrême. D'une certaine manière, il n'était plus que ça, cette concentration à l'état pur. Elle se confondait avec son désir qu'elle rendait tangible.

Je la retrouvais dans sa manière de marcher, projeté en avant, la tête la première, comme emporté par son poids, reprenant son équilibre au pas suivant. Mais dans cette instabilité même, on sentait la détermination, il ne s'écarterait

pas d'un pouce de sa route, il irait jusqu'au bout, toujours tout droit, sans égard pour ce qui se mettait en travers, qu'il semblait ignorer et qui ne lui inspirait, en tout cas, aucune considération. Il rappelait volontiers qu'il était du signe du Bélier.

La première fois que je le vis marcher, c'était sur les sentiers des Cinque Terre en Italie, où il entraînait après le déjeuner, en

plein cagnard, on était en août, les gens de son entourage qui n'osaient protester. Il marchait devant, avec une détermination farouche. Les risques d'insolation pour lui-même ou pour les autres n'entraient pas en ligne de compte. On allait ainsi d'un village côtier à l'autre par les collines qui surplombent la mer, et l'on revenait par le petit train local.

Cet été-là, il faisait du ski nautique dans la petite baie de

Manarola. Fermement accroché à la poignée de la corde, et sans sortir du sillage, là aussi, il allait tout droit. L'hiver suivant, sur les pentes de Tignes, il ne semblait guère connaître que le schuss. Cela lui avait valu une fracture de la jambe plusieurs années auparavant. C'est à cette époque que Gloria, sa secrétaire, avait commencé à travailler pour lui. L'immobilisation le rendait

furieux, il passait son humeur de dogue sur la malheureuse, qui perdit patience. Il était étendu sur son lit, la jambe dans le plâtre, elle saisit celle-ci, la souleva et la laissa brusquement retomber. Interloqué par cette femme qui ne se laissait pas intimider, Lacan changea de ton aussitôt et s'adressa à elle avec un intérêt soudain, lui posant des questions sur ses origines, sur son histoire. Un lien de fidélité

indéfectible se noua entre eux ce jour-là.

Plus tard, je l'accompagnai souvent de sa maison de campagne, à Guitrancourt, jusqu'au golf où il avait des parts et ne jouait jamais. Le golf servait seulement de but de promenade. Mais « promenade » ne convient guère. Là aussi, il partait tout droit, tête baissée, à travers les bois et les champs, s'empêtrant

dans les taillis ou s'enfonçant dans les mottes grasses d'un frais labour sans jamais dévier de sa route. Je me demandais d'ailleurs comment il s'orientait, mais il ne perdait pas le cap. Je le suivais chaussée de bottes en caoutchouc, tandis qu'il crottait sans égard ses belles chaussures faites sur mesure. Arrivé au golf, il téléphonait à Jésus, le gardien de Guitrancourt, son « bon Jésus », comme il aimait

à l'appeler, qui nous ramenait en voiture.

Il ne conduisait pas autrement. Tête en avant, accroché au volant, dans le mépris de l'obstacle, comme disait une de mes amies, ne ralentissant jamais, fût-ce pour un feu rouge, et ne parlons pas des priorités. La première fois, sur l'autoroute, à près de 200 à l'heure, je fus prise d'un fou rire que j'eus du mal à dissimuler. Mais quand bien

même je lui eusse laissé libre cours, il ne l'aurait même pas remarqué, tant il était concentré.

Un jour, toutefois, il fut obligé de donner un coup de frein pour ne pas télescoper la voiture devant nous qui avait brusquement ralenti. Mais freiner ne lui réussissait pas, la voiture dérapa et c'en fut fait du sentiment d'invulnérabilité qui m'habitait à ses côtés. Je me mis à avoir peur et les

trajets en voiture devinrent un supplice. C'était peine perdue de l'implorer de ralentir. Sa belle-fille, Laurence, autrefois, avait tenté une ruse : elle lui avait demandé d'aller moins vite pour qu'elle puisse « voir le paysage ». Il lui avait répondu : « Regarde attentivement. »

Une seule fois, en ma compagnie, il fut arrêté sur l'autoroute par la police au retour de Guitrancourt. Le dimanche soir, la voie étant

toujours encombrée, il avait l'habitude d'emprunter la bande d'arrêt d'urgence et de remonter la file des voitures immobilisées, tandis que les automobilistes, furieux d'être doublés à droite, donnaient de brusques coups de volant et se mettaient en travers de son chemin, au risque d'une collision. Ce soir-là, nous avons été conduits au poste de police près du tunnel de Saint-Cloud, où il avait attendu

longtemps son tour avant de pouvoir arguer d'une urgence médicale pour justifier cette infraction. Il ne marqua pas d'impatience durant cette attente. Le réel peut prendre parfois le visage de la police.

Sa manière de conduire était partie prenante de son éthique. Ce n'est pas pour rien qu'il rapporta, en manière d'apologue, à son analyste Rudolph Loewenstein, poids

lourd de l'IPA, l'anecdote suivante : dans un tunnel, au volant de sa petite voiture, il voit arriver en face un camion en train de doubler. Il continue à appuyer sur le champignon et contraint l'autre à se rabattre. Cela ressemble à un bras de fer, mais le message était plutôt qu'il n'était pas intimidable et ne cédait à aucune puissance.

Il me raconta cette histoire à une époque où il parlait encore volontiers de lui-même. Il me

rapporta aussi un incident récent dont il restait amer. Deux malfrats avaient fait irruption à son cabinet vers sept heures du soir, bousculant Paquita, qui ouvrait la porte après le départ de Gloria en fin d'après-midi. Ils étaient entrés dans son bureau, où il était en compagnie de Moustapha Safouan, qui faisait avec lui un contrôle. Les voyous prétendaient lui extorquer de l'argent en pointant sur lui un

revolver. Il leur répondit qu'ils n'obtiendraient rien de lui sous la menace, qu'il était vieux, et que cela lui était égal de mourir. L'un d'eux lui donna un coup de poing sous le menton qui ne le fit pas changer d'avis, mais qui lui causa une luxation de la mâchoire dont il se ressentit durablement. Safouan, pour sortir de l'impasse, eut l'idée de faire un chèque qui permit aux agresseurs de battre en retraite sans perdre la face.

Lacan m'avait rapporté cet incident en réponse à ma question sur le coup-de-poing américain dont il ne se séparait jamais. C'est après cette agression qu'il s'en était muni. L'arme avait rejoint dans la poche de son pantalon son mouchoir, son trousseau de clés, son petit couteau multilames en écaille de chez Peter, protégé par un étui en peau, ainsi qu'un charmant

netsuke triangulaire en buis, d'une grande douceur au toucher, qui s'apparentait à une bande de Möbius aplatie.

Pierre Goldman, lui aussi, avait eu le projet de racketter Lacan. Il avait été désarmé à la vue de l'homme aux cheveux blancs qui descendait l'escalier du 5 rue de Lille, tout absorbé dans sa réflexion. La majesté austère du penseur arrêta son geste. Elle reléguait loin

derrière la réputation de l'homme public, sa richesse supposée qui attisait la critique et la convoitise.

Le coup-de-poing américain n'était pas sans poser problème au passage des portiques de contrôle dans les aéroports, dont il déclenchait rituellement la sonnerie. Lacan devait vider ses poches. L'arme, à l'époque, n'était pas confisquée, mais remise dans les mains d'une

hôtesse le temps du voyage, et rendue à son propriétaire à l'arrivée.

Si aucun interdit, aucune limite conventionnelle ne le faisait dévier de son chemin, il savait toutefois reconnaître le réel qui lui barrait la route. C'est peut-être parce que les interdits n'entraient pas en considération qu'il était comme en prise directe avec ce qui fit avec le temps l'objet principal

de sa réflexion. Le réel, c'était du sérieux, ça valait la peine qu'on en tienne compte. Le réel, c'est ce contre quoi on ne peut rien, ce à quoi on se heurte, c'est l'infranchissable, l'impossible à contourner, l'impossible à négocier. Il s'agissait pour lui, dans la vie comme dans une cure, d'aller jusque-là, jusqu'à cet infracassable noyau de la réalité, tout ce qui en sépare, le

tient à distance ou le masque, relevant de la frivolité.

Ce qui fut, pour moi, la première illustration de cette position était sa pratique de la visite des musées et des églises en Italie. Comme on sait, les horaires en sont irréguliers et, de plus, rarement respectés. Aussi Lacan ne les respectait-il pas et s'employait-il à s'en faire ouvrir les portes, la plupart du temps avec succès. Je ne sais

plus comment il s'y prenait, mais il savait se faire persuasif pour peu que l'on parvînt à mettre la main sur quelqu'un. J'appris qu'une porte close pouvait s'ouvrir à qui le demandait avec assez de conviction. Demander était un sésame. À mon souvenir il n'y eut qu'une fois où la chose faillit mal tourner, Lacan avait vieilli, l'entêtement l'emportait sur la souplesse de la négociation, il voulut passer en

force et faillit dégringoler les escaliers sous une bourrade du gardien, pour qui son âge n'était pas un argument.

La première église que je visitai avec lui fut Sant'Agostino à Rome, où se trouve la *Madone des pèlerins* du Caravage. Une fois n'est pas coutume, nous l'avions trouvée ouverte. Lacan contempla longuement le tableau placé au-dessus d'un autel. Le pied nu de

la Vierge le captivait. Il demanda au sacristain qui se trouvait là de lui apporter une échelle pour le voir de plus près. Celui-ci résista un peu, puis céda en riant à cette requête inhabituelle. Lacan grimpa l'échelle et examina avec la plus grande attention ce pied qui l'intriguait pour une raison qui me resta mystérieuse, car il ne faisait aucun commentaire.

À la galerie Borghèse, on peut voir un autre Caravage, devant lequel Lacan s'attardait aussi, qui présente des similitudes avec celui de Sant'Agostino. Il s'agit de la *Madone des palefreniers*. Dans les deux tableaux, la Vierge est une femme puissante et brune au visage grave, dont le modèle fut Lena, la maîtresse du peintre. L'Enfant Jésus n'a rien d'un nourrisson, il est trop grand et sûrement trop lourd

pour être porté, même par une forte femme. La jambe pliée de la première le retient en l'empêchant de glisser, tandis que l'autre le soutient sous les bras, comme on fait pour aider un enfant à faire ses premiers pas. Dans la *Madone des palefreniers*, le pied nu de la Vierge écrase la tête d'un serpent, illustrant la parole biblique : « Je mettrai l'inimitié entre toi et la femme. » Le pied de l'Enfant Jésus est posé sur

celui de la Vierge comme s'il appuyait le geste de sa mère. Lacan y fit un jour allusion lors d'une conférence à Genève. « La Vierge Marie, avec son pied sur la tête du serpent, ça veut dire qu'elle s'en soutient », avait-il déclaré. Dans les deux tableaux, la beauté et la force des pieds nus de la Madone sont frappantes. Je me demande aujourd'hui si Lacan, grimpé sur son échelle, ne cherchait pas la trace du

serpent sous le pied de la  
*Madone des pèlerins.*

Lacan, cet été-là, me fit découvrir Rome pour laquelle je me pris d'amour. J'y avais déjà séjourné, mais personne ne m'en avait ouvert les portes comme il le fit. Nous vîmes, bien sûr, tous les Caravage de Rome, ceux de Saint-Louis-des-

Français, ceux de la piazza del Popolo et ceux, nombreux, de tous les musées, en particulier le *Bacchus* de la galerie Borghèse, la *Madeleine repentante* de la galerie Doria-Pamphili, à l'époque presque toujours déserte, où les toiles étaient accrochées, à l'ancienne, les unes au-dessus des autres, couvrant les murs.

Il semblait tout connaître de Rome et m'emmena partout. Le matin, il consultait un guide en

italien à couverture rouge, *Roma et Dintorni*, et choisissait les lieux de nos visites du jour. Dans chaque église, musée ou monument, il s'arrêtait devant quelques œuvres seulement, qu'il regardait longuement et toujours en silence. Ce n'est qu'en découvrant, par la suite, ses séminaires que je m'aperçus qu'il avait commenté, à plusieurs reprises parfois, tel ou tel tableau devant lequel je l'avais vu s'attarder. Ainsi, à la

galerie Borghèse, d'*Amour et Psyché* de Zucchi. Il prêtait aussi une attention soutenue à *La Chasse de Diane* du Dominiquin, où l'on devine dans les fourrés Actéon caché, sur le point d'être métamorphosé en cerf. Le charme des figures féminines, en particulier celui des deux petites filles au premier plan, en bas à gauche, rend d'autant plus troublante l'énergie impétueuse et cruelle que

dégage le tableau. La version du féminin qui s'y trouve suggérée s'accordait avec les idées de Lacan sur la question. *L'Apollon et Daphné*, qui figure une autre métamorphose, retenait aussi son attention à chaque fois que nous nous rendions à la villa Borghèse.

Lacan aimait particulièrement les œuvres du Bernin. Il ne se lassait pas d'aller contempler sur la piazza Navona, proche de l'hôtel Rafael où il aimait

séjourner, la fontaine des Quatre-Fleuves, avec son merveilleux bestiaire. Il y retournait sans cesse comme on revient à la source, elle était au départ et au retour de tous nos périples.

Nous passions de même des heures dans la magnificence austère du Palatin ou de la Domus Aurea, que n'avaient pas encore gâtée les restaurations et les illuminations intempestives. Il me reste aussi

en mémoire la visite de la basilique Saint-Clément-du-Latran, qui recèle dans ses profondeurs une autre basilique paléochrétienne et, sous celle-ci, les vestiges d'un temple voué au culte de Mithra. Ces strates évoquaient le modèle archéologique de l'inconscient freudien.

Lacan m'emmenait aussi dans des lieux plus secrets. Ainsi me fit-il découvrir une anamorphose bien connue des

spécialistes, dans le couvent de la Trinité-des-Monts. Il s'agit d'une fresque d'Emmanuel Maignan qui représente saint François de Paule, quand on la regarde de face. Si l'on se déplace de côté, c'est tout un paysage qui apparaît dans les plis du manteau du saint : une tour, des personnages dans un port, un bateau.

Cette peinture murale se trouve dans un couloir du couvent qui abrite les sœurs du

Sacré-Cœur depuis la  
disparition de l'ordre des  
Minimes, fondé par saint  
François de Paule. La clôture  
n'était pas très stricte dans  
cette congrégation enseignante,  
Lacan n'eut pas de mal à  
obtenir la clé qui y donnait  
accès. Le soir, il la sortit de sa  
poche et me la montra comme  
un trophée. Il avait, je ne sais  
comment, réussi à sortir sans la  
rendre. Pas plus que les feux  
rouges, il n'aimait les portes

fermées. La clôture était un défi qu'il avait relevé, suggérant malicieusement qu'il n'eût tenu qu'à lui de la violer à la faveur de la nuit. Le lendemain matin, il alla restituer cette clé à la sœur tourière qui s'amusa discrètement de cette facétie.

La Rome catholique plaisait bien à Lacan. C'est ainsi que nous avons rendu visite à un cardinal de sa connaissance, auquel il avait confié un

exemplaire de ses *Écrits* pour qu'il le remette au pape. Cet homme, un Français membre de la curie, était servi par des sœurs qui nous ouvrirent la porte et nous introduisirent dans son appartement. De sa fenêtre ouverte, on entendait les bruits du voisinage, cris d'enfants et éclats de voix féminines, rumeurs de la vie qui semblaient charmer ce prélat, non sans une ombre de nostalgie.

Lacan me fit connaître un restaurant fréquenté par des évêques et des cardinaux en soutane, et tenu par une congrégation. Ce restaurant s'appelait L'Eau vive. Il existe encore. On y était servi par des jeunes filles d'Afrique ou d'Asie, plutôt jolies, dans la tenue de leur pays d'origine, ainsi que par des Européennes en tunique vaguement romaine. L'atmosphère était discrètement érotique. J'imaginai que ces

jeunes filles étaient d'anciennes prostituées repenties. La réalité, comme souvent, est pire que le fantasme. J'ai appris récemment qu'originaires d'anciennes colonies elles sont recrutées très jeunes par une communauté intitulée « Famille Missionnaire Donum Dei », affiliée à l'ordre du Carmel, rassemblant à la fois des religieux et des laïques. Sans prononcer de vœux définitifs, ces jeunes filles, dont la

virginité est requise, sont engagées à mener une « vie consacrée », ce qui veut dire vouée au célibat et à la chasteté, mais aussi, entre deux prières, à un travail non rémunéré dans les chaînes de restaurants disséminés dans le monde sous le nom de L'Eau vive. Entre vie religieuse et esclavage, la pente est ici glissante.

Jean-Paul II, au temps où il était archevêque de Cracovie,

fréquentait volontiers ce restaurant lorsqu'il séjournait à Rome. Devenu pape, il fit venir celles qui y travaillaient pour assister au Vatican à une messe qui leur fut spécialement consacrée. J'aime à penser que nous l'avons croisé sans le savoir (les dates coïncident) dans ce lieu qui avait un charme certain, malgré son ambiguïté. À une certaine heure du soir, au cours du dîner, le service s'arrêtait pour laisser

place à la prière et aux cantiques. Prélats, hommes politiques de la démocratie chrétienne, diplomates auprès du Saint-Siège s'y côtoyaient ou s'y retrouvaient, faisant de ce restaurant un des hauts lieux de la mondanité ecclésiastique. Cela amusait Lacan autant que moi, et nous y sommes souvent retournés au fil des ans.

Mais son restaurant romain préféré était le Passetto, près de la piazza Navona. Ce fut le

lieu de notre premier rendez-vous romain qui était un rendez-vous téléphonique. Il était alors à Manarola, tandis que je séjournais chez mon amie Paola Carola, au Gianicolo. Il m'avait invitée à y déjeuner pour y recevoir son coup de téléphone. Connue comme le loup blanc, il y avait un compte ouvert à une époque qui ne connaissait pas les cartes de crédit. Ce petit détail ne laissait pas de m'impressionner,

ainsi que cette convivialité à distance qu'il avait aménagée.

Je n'avais pas tardé à le rejoindre à Manarola et, quand, quelques jours plus tard, il avait été chercher sa voiture au parking pour prendre la route de Rome, je lui avais emboîté le pas sans même lui demander notre destination. Je l'aurais suivi n'importe où.

À Rome, nous vîmes souvent Paola, dont j'avais fait la

connaissance à Paris quelques mois auparavant. Elle accueillit Lacan avec sa grâce et sa simplicité coutumières. L'irruption de Lacan dans ma vie en devenait simple, elle aussi, et comme évidente, et ce fut une des sources de mon indéfectible amitié pour elle.

Elle resta toujours associée à cet été 72, qui fut pour moi un été magique. Je découvrais Rome et Lacan à la fois, qui me surprenait sans cesse par sa

liberté et sa fantaisie, son énergie infatigable. Il semblait avoir l'entière disponibilité qui n'appartient qu'à la jeunesse, et son insouciance. Ce fut un moment de grâce et d'innocence, cette grâce qu'il faut pour s'ouvrir à la chance et qui me semblait auréoler tous ceux que nous rencontrions.

Ainsi de la belle et charmante Jacqueline Risset, que Lacan aimait beaucoup et qui s'était ingéniée, cet été-là, à organiser

pour lui la projection d'un film de Pabst, *Secrets d'une âme*, sur un scénario de Karl Abraham, un disciple de Freud. Je me souviens d'un déjeuner heureux, tout éclairé par ses cheveux blonds.

C'est une forme d'innocence aussi que je découvrais dans l'abord dépouillé de préjugés que Lacan avait de chacun et qui rendait chacun plus libre. Tout un champ qui encombre les rapports humains était chez

lui comme nettoyé. Sans doute l'ascèse psychanalytique y était-elle pour quelque chose, mais aussi son naturel, ce désir sans ambages qui l'animait et qui simplifiait tout.

Était-ce le même été qu'il m'emmena rendre visite à Balthus à la villa Médicis, dont il était alors le directeur ? Je me souviens en tout cas de la première fois où Balthus nous avait montré les restaurations

de la villa qu'il avait engagées depuis dix ans. La sorte de peinture à l'essuyé ou à l'éponge qu'il avait fait faire sur les murs était à elle seule une création originale, étonnamment appropriée aux lieux. Il s'en dégagait une atmosphère qui n'était pas sans rappeler celle de ses tableaux, en particulier dans l'appartement qu'il s'était aménagé. J'étais sous le charme, comme je l'étais de son

œuvre, malgré l'agacement que m'inspiraient ses prétentions aristocratiques. À la villa, les employés l'appelaient « Monsieur le Comte » à tout bout de champ. Je ne pouvais m'empêcher de penser à son frère, Pierre Klossowski, qui habitait un HLM, rue de la Glacière, et à qui Balthus avait laissé la charge de leur mère Baladine, le grand amour de Rilke. Balthus nous convia à un thé, étrange cérémonie à

laquelle assistaient des prélats, quelques vieilles comtesses et l'ambassadeur de France auprès du Vatican.

Une autre fois, nous avons été le voir dans le château qu'il venait d'acquérir près de Viterbe. Situé au-dessus de falaises de marbre et dominant la campagne, le château de Montecalvello était une forteresse médiévale si vaste qu'on eût dit un village fortifié. Balthus avait entrepris sa

restauration qu'il avait confiée aux jeunes stagiaires de la villa Médicis, que l'on voyait affairés à reconstituer des fresques murales, perchés sur des échelles. Le déjeuner fut servi par un valet de chambre en gants blancs.

Lacan l'aimait manifestement beaucoup. Balthus faisait quasiment partie de sa famille, ayant été lié plusieurs années avec Laurence Bataille qu'il

avait connue à seize ans, et dont il fit plusieurs portraits. L'un des plus beaux se trouvait à Guitrancourt.

Laurence me raconta qu'après les premières séances de pose elle s'était plainte à Sylvia, sa mère, et à son beau-père, que Balthus se montrât trop entreprenant. Elle s'était fait rembarrer par ceux-ci, qui lui dirent qu'elle devait s'estimer heureuse qu'un artiste comme Balthus veuille faire son

portrait. Elle se l'était tenu pour dit et n'avait pas résisté longtemps au grand homme, mais elle avait gardé quelque amertume de n'avoir pas trouvé de soutien à cette occasion.

Nous avons aussi rendu visite à Jacques Nobécourt, le correspondant du journal *Le Monde* à Rome, marié à une psychanalyste de l'École freudienne. Il habitait un appartement dont les fenêtres

s'ouvraient sur la piazza Navona, et qui pour moi résumait, avec la terrasse de Paola sur le Gianicolo, le charme estival de Rome. On était au mois d'août, mais la chaleur était légère et la ville désertée des voitures était d'un calme divin. Lacan y semblait comme chez lui, il en connaissait tous les musées, toutes les églises, toutes les fontaines. Nous sillonnions à pied le cœur de la ville de la

piazza Navona au Panthéon, ou de la piazza di Spagna à la piazza del Popolo. La beauté des lieux m'enchantait, j'aimais le bruit des fontaines et celui des pas dans les rues désertes la nuit. J'étais tombée amoureuse de Rome et cet amour dura longtemps.

La gourmandise y avait sa part, je découvrais la cuisine romaine, que ce fût celle du Passetto, ma préférée, ou celle

de la Maiella voisine, fréquentée par les politiciens et les journalistes. Nous allions aussi souvent chez Sabatini, en face de la ravissante basilique de Santa Maria in Trastevere, chez Alfredo nella Scrofa, aux Quattro Fontane, chez Piperno dans le ghetto, pour ses artichauts fameux. Paola nous accompagnait souvent et nous invitait aussi à manger des spaghettis sur sa terrasse d'où l'on voyait tout Rome.

C'était comme si l'été n'allait jamais finir.

De retour à Paris, nous ne nous étions pour ainsi dire plus quittés. Mais quand je dis « nous », j'ai le sentiment d'une fausse note. Il y avait lui, Lacan, et moi qui le suivais : ça ne faisait pas un « nous ». D'ailleurs, si le « nous » ne m'a

jamais été tout à fait naturel, à Lacan, il était profondément étranger. Il pouvait dire qu'il se « roulait à vos pieds », cela s'entendait et n'était pas si faux – il arrivait que ce soit littéral –, et cela n'avait rien à voir avec un « nous », bien entendu. Sa profonde solitude, son *apartisme* rendaient le « nous » hors de propos. Mais cela ne l'empêchait pas d'être ce qu'on appellerait aujourd'hui quelqu'un de « fusionnel », de

réclamer sans cesse votre présence à ses côtés. Même quand il préparait pendant le week-end son séminaire, il partageait sans difficulté son espace de travail, vous ne le gêniez pas tant il était concentré, et il aimait vous avoir à portée. D'ailleurs il n'aimait pas la solitude, n'en avait manifestement pas l'habitude. Et plus tard, lorsque je m'absentais, je pouvais craindre qu'il n'invite à

Guitrancourt quelque nouvelle conquête. Aussi laissais-je peu souvent la place.

Dans les premiers temps, Lacan, taquin, me disait que les femmes s'apparentaient toujours à quelque fléau. Moi, mon genre, c'était l'inondation. *In petto*, je me disais qu'il ne mettait guère de barrage contre le pacifique de cet envahissement. Gloria non plus n'avait pas mis son veto,

comme elle l'avait fait pour d'autres, à ma présence au 5 rue de Lille. Ma jeunesse, ma discrétion l'avaient désarmée, elle m'adopta. Le seul barrage, c'était T. qui occupait depuis dix ans une place importante – mais loin d'être unique – dans la vie de Lacan. À mon grand dam, si j'ose dire, il passait avec elle la plupart des week-ends à Guitrancourt. Au début, j'essayai bien de lui rendre la pareille, mais il s'en montra si

affecté que je renonçai vite à tout esprit de rétorsion.

Il affirmait volontiers qu'il était fidèle. J'avais tout de suite compris en quel sens il fallait l'entendre : il stratifiait. Se refusant à faire défaut, il ne quittait jamais une femme, même si, parfois, il faisait en sorte qu'elle jette l'éponge. Il évoquait volontiers celles de sa jeunesse, mais aussi les plus récentes. Ainsi m'avait-il avoué qu'au moment où nous étions à

Rome il avait posé un lapin à la dernière, qui l'attendait quelque part en Italie. Celle-ci déclara vite forfait. M'ayant croisée rue de Lille, elle avait envoyé à Lacan un petit billet ainsi libellé : « Voici donc la branche par où l'homme descend du singe. » Je m'étais aisément reconnue, étant pourvue de longs bras et d'un certain prognathisme.

Depuis sa première liaison féminine à dix-sept ans, il avait,

me dit-il, toujours élu des femmes de trente ans. Il n'était pas encore bachelier quand il avait connu une certaine Marie-Thérèse, à laquelle il dédia sa thèse en 1932 sous les initiales MTB. Leur relation s'était étendue tout au long de ses études de médecine. Il me raconta, tout fier, que Marie-Thérèse avait payé pour lui, quand il était jeune homme, une note de libraire, et que c'était elle qui finançait leurs

villégiatures : à cette époque, il n'avait pas un sou. J'étais un peu choquée, mais aussi amusée par cette évocation d'un jeune Lacan gigolo.

Il me parla aussi d'Olesia Sienkiewicz, la femme de Drieu la Rochelle, qu'il avait consolée de l'infidélité de son mari, et qui manifestement lui avait beaucoup plu. Il l'évoquait avec plaisir en train de taper sa thèse en petite tenue, dans l'appartement que Drieu leur

avait laissé. Je me souviens qu'il la revit et dîna avec elle en 77 ou 78. Ce fut à la suite d'une requête de Dominique Desanti, qui écrivait alors une biographie de Drieu et n'arrivait pas à obtenir un rendez-vous avec elle. Lacan aimait beaucoup qu'on se mette en quatre pour lui, mais il était aussi capable de se décarcasser pour rendre service à quelqu'un, voire pour satisfaire un simple caprice. Il avait

monté plusieurs fois en vain les six étages d'Olesia, car elle ne répondait pas au téléphone. Il avait fini par la trouver et par l'inviter à dîner. Mais il avait constaté qu'ils n'avaient rien à se dire : « Elle a tourné la page de l'homme », dit-il à Dominique. Elle vivait alors avec une femme.

De Sylvia, qui devint son épouse, il me raconta une anecdote digne de Casanova. Souple et agile, elle venait la

nuit le retrouver dans sa chambre en escaladant le mur jusqu'à sa fenêtre du premier étage. C'était tout au début de leur relation, alors qu'il vivait encore avec sa première femme, Marie-Louise. Je lui demandai un jour pourquoi Sylvia avait cessé d'exercer son métier d'actrice. Il me répondit, après un temps de réflexion : « Oui, bien sûr, j'aurais pu devenir Monsieur Sylvia Bataille » ! Il appréciait

beaucoup son esprit. Un jour, à un congrès, alors qu'ils séjournèrent à l'hôtel où les congressistes étaient descendus, Sylvia était sortie de la chambre. Revenue un peu plus tard, elle lui dit : « Le professeur Untel est là. » Lacan lui demanda si elle l'avait rencontré. Elle lui répondit qu'elle avait reconnu ses chaussures dans le couloir.

Cela faisait déjà quelques années que j'accompagnais

Lacan lorsque, nous ayant vus traverser la cour du 5 rue de Lille depuis sa fenêtre de l'immeuble voisin, elle dit à Lacan que nous lui avions fait penser à don Quichotte et Sancho Pança. « Don Quichotte, c'est moi ? » lui avait-il demandé. « Bien sûr », avait-elle répondu. Cela m'avait un peu vexée, mais c'était bien vu. J'emboîtais le pas de cet homme qui fonçait tout droit,

animé par un désir dont la force ne cessait de m'impressionner.

Lacan était très généreux avec ses femmes. Et quand il faisait un cadeau à l'une, il n'oubliait pas les autres. Il les couvrait de bijoux et de plantes vertes. C'était sa façon de leur rendre hommage, et c'était un hommage soutenu. Les plantes vertes affluaient chez moi. Certaines y vivent encore après quarante ans. Pour les bijoux,

je me montrais plus récalcitrante. Mais Lacan invitait à passer outre les réticences et tout ce qui appartient au registre de ce que j'appellerais la « défensive ». La première fois que je l'avais rencontré, me voyant recroquevillée sur mon fauteuil, entortillée dans un châle, il m'avait interrogée sur la raison d'un tel maintien. Je lui avais répondu que j'étais « timide ». « Qu'est-ce que ça veut dire ? »

m'avait-il lancé d'un ton rogue. Et la première fois que j'étais venue à Guitrancourt, il m'avait fait remarquer, cette fois-là avec un sourire, que je me « rempardais dans mes petits souliers ».

Les défenses, les retenues, les faux-fuyants n'étaient pas de son goût. Le plus souvent, il ne s'y attaquait pas frontalement, un mot d'esprit suffisait. Il s'y prenait toutefois de manière plus directe avec ses disciples,

lorsqu'il les voyait s'empêtrer dans leurs inhibitions ou s'en tenir aux faux-semblants. Il sommait les intervenants à son séminaire ou dans les congrès d'aller droit au fait et s'irritait de leur pusillanimité. Ainsi apostrophe-t-il quelqu'une qui lisait son texte : « Est-ce que vous vous sentiriez le courage de vous jeter à l'eau ? », « Dites ce que vous avez à dire... ».

En cet automne 72, la lumière de l'été se prolongeait. Elle éclairait une vie nouvelle. J'accompagnais Lacan partout. À Barcelone, où il avait été convié à faire une conférence, il me fit découvrir le musée Picasso qui, à l'époque, était

peu fréquenté, Gaudí et l'art roman catalan, en particulier les chapelles romanes avec leurs peintures murales qui figuraient le Christ en majesté au centre d'une mandorle. Une jeune femme nous emmena visiter l'abbaye de Montserrat. Au cours d'un déjeuner ensoleillé, elle avait longuement parlé d'elle avec une intelligence qui avait plu à Lacan. Il s'était montré très attentif, très intéressé et d'une

présence à l'autre qui lui était d'ailleurs coutumière.

C'était un trait frappant chez lui que cette alternance d'attention extrême, où il était tout entier tourné vers l'autre, et de retrait, d'absorption tout aussi complète dans ses pensées. On pouvait dire qu'alternaient en lui la présence et l'absence, mais absence n'est pas le mot qui convient. Lorsqu'il était ainsi concentré sur ses réflexions, le poids de sa

présence physique était d'autant plus sensible, c'était comme avoir un roc à ses côtés. Si Lacan en mouvement, Lacan le bélier, était impressionnant, le Lacan immobile l'était tout autant. C'était une immobilité totale, inébranlable, l'autre face du caractère décidé de son rapport au monde.

Il y a quelques années, une jeune femme est venue me voir de Barcelone. Elle faisait une

thèse sur l'histoire de la psychanalyse lacanienne en Espagne, et avait su que j'avais accompagné Lacan à cette conférence qui avait fait date, mais qui n'avait pas été enregistrée. Je retrouvai pour elle les notes que j'avais prises ce soir-là. Il y avait, griffonné en marge, un nom et une adresse qui lui étaient familiers. C'était celui d'un psychiatre connu, dont l'appartenance au franquisme était notoire. Nous

avons dîné chez lui, mais il ne m'en restait aucun souvenir. Elle m'apprit qu'on trouvait sur Internet la dédicace extrêmement chaleureuse que Lacan lui avait faite ce jour-là d'un exemplaire des *Écrits*, ainsi qu'une lettre qu'il lui avait adressée un peu plus tard. « J'ai été pendant ce séjour heureux – et que ce soit grâce à vous je n'en doute pas », lui écrivait-il. J'ai reçu, si je puis dire, cette lettre avec émotion, comme la

déclaration qu'il ne m'avait pas faite, qu'il avait adressée à un autre, et qui me parvenait trente-cinq ans plus tard. Une lettre, avait-il dit, arrive toujours à destination.

Car s'il faisait à foison les signes de son désir, Lacan n'était guère porté aux épanchements sentimentaux. Tout au plus évoquait-il avec moi Stendhal et m'assurait-il éprouver à mon égard de

l'amour-goût. Je m'insurgeais contre pareille tiédeur et prétendais être aimée avec passion. Il m'arrivait aussi de lui dire, non sans méchanceté, lorsqu'il me parlait de ses premières femmes, que je voulais être « la dernière ».

Au cours de cet automne, il entreprit de parfaire mon éducation par la lecture des humoristes du début du siècle qui faisaient un sort aux poncifs amoureux. Il me fit connaître

Cami, dont j'ai retrouvé dans ma bibliothèque deux volumes : *Les Amants de l'Entre-Ciel* et *Christophe Colomb ou la Véritable Découverte de l'Amérique*. Il me citait volontiers l'« Album des Eugènes », dans le *Potomak* de Jean Cocteau, qu'il me fit lire. On y trouve de jolis dessins des Mortimer « qui n'ont qu'un seul rêve et qu'un seul cœur », formule qui amusait beaucoup Lacan. Les Mortimer sont si unis, si heureux qu'ils ont tout

le temps l'air de dormir, à moins que leurs yeux clos ne soient une figuration de l'extase conjugale. Le goût de Lacan pour le *Potomak* résonnait avec son côté dadaïste, qu'il me semble avoir toujours conservé. Il partageait avec les dadaïstes leur côté souvent caustique, la dérision à l'égard des convenances et des conventions, le goût de l'extravagance. Il aimait aussi à citer *La Famille Fenouillard* et le

*Sapeur*                      *Camember.*                      Il affectionnait particulièrement le célèbre adage : « Passé les bornes, il n'y a plus de limites », qui lui allait comme un gant.

Il me fit également cadeau d'un petit livre plus sérieux mais plein d'humour aussi, une merveille d'intelligence : *L'École des Muses* d'Étienne Gilson. J'ai pensé, sur le moment, que ce cadeau était

une mise en garde : que je n'aïlle pas me prendre pour une muse ! Mais aujourd'hui je crois plutôt qu'il appréciait simplement cet ouvrage où Gilson décrit les avatars de l'amour courtois dans les temps modernes, les impasses et les quiproquos rencontrés dans la tentative de le remettre au goût du jour par Baudelaire, Wagner, Auguste Comte ou Maeterlinck.

Il n'omettait pas de compléter aussi mon éducation dans d'autres domaines. Ainsi, un jour, je lui racontai un rêve où je perdais mes dents, que j'interprétais comme l'expression d'une angoisse de castration. Lui m'enjoignit aussitôt d'aller chez le dentiste, ajoutant que si Ninon de Lenclos séduisait encore à soixante-dix ans, c'est qu'elle avait, chose rare à l'époque, gardé toutes ses dents.

Peu après Barcelone, Lacan fit une conférence à Louvain, qui donna lieu au seul enregistrement filmé que l'on ait d'une de ses interventions publiques. Il y avait foule, une foule galvanisée par le style théâtral qu'il déploya en réponse à l'affluence. Ce soir-là, ce fut Lacan superstar. Il parla de la mort, à laquelle personne ne croit, disait-il, mais qui est la seule chose qui rende la vie

supportable. Électrisé par l'atmosphère, un jeune homme avait fait irruption, le prenant à partie. La conférence avait tourné au « happening », sans que Lacan se démonte, s'efforçant d'engager le dialogue avec le trublion, qui, à court d'arguments, finit par lancer sur sa chemise de soie du pain trempé d'eau. On le fit sortir et Lacan reprit son propos.

L'intensité de son expression, sa dramatisation, m'évoquait le théâtre de la cruauté d'Antonin Artaud. Un autre soir à Paris, quelques mois auparavant, à la chapelle de Sainte-Anne, il avait clamé qu'il parlait aux murs et que c'était cela qui faisait jouir son auditoire. La théâtralisation faisait partie de l'art oratoire de Lacan. La colère mimée, la rage ostentatoire en étaient les traits récurrents. Elles semblaient s'adresser à son auditoire dont

l'obtusion, la volonté de ne rien savoir, la surdité en un mot, condamnaient à l'échec son désir de se faire entendre. Mais si l'on se satisfait de se faire entendre, on jouit de parler aux murs. Au-delà de l'adresse à un Autre qui n'entend rien, d'abord parce qu'il n'existe pas, la rage renvoyait au réel. Le réel, c'est quand « les petites chevilles ne rentrent pas dans les petits trous », disait-il volontiers. Cette rage-là, Lacan l'exprimait

souvent dans le quotidien, qui en fournit beaucoup d'occasions. Elle n'était alors en rien théâtrale et ne s'adressait en général à personne, si ce n'est à la mauvaise volonté du réel, si j'ose dire. Attendre l'impatientait à l'extrême, fût-ce à un feu rouge ou à un passage à niveau. Si on tardait à le servir au restaurant, il avait en revanche tôt fait d'obtenir satisfaction en poussant un cri retentissant ou

un soupir qui ressemblait à un

cri. Et s'il y retournait, l'empressement était assuré.

Le théâtre était réservé à un public. Il faisait partie intégrante de son enseignement. Il s'agissait de faire passer par la rage mimée l'impossible à supporter auquel est confronté le « parlêtre » et auquel l'analyste ne cesse d'avoir affaire dans sa pratique. Dans le privé, Lacan était d'une parfaite simplicité. Non pas au sens où l'on dirait simple un

grand de ce monde qui  
condescendrait à frayer avec  
des inférieurs. Il était  
seulement dépourvu, dans ses  
relations aux autres, des  
complications qu'entraîne cette  
dimension de l'intersubjectivité  
qu'on appelle la psychologie.  
Lacan n'avait pas de  
psychologie, il n'avait pas  
d'arrière-pensées, il ne prêtait  
pas d'intentions à l'autre. Sa  
simplicité tenait aussi à ce qu'il  
n'hésitait pas à demander ce

qu'il voulait de la manière la plus directe.

Ma cousine Florence se souvient d'avoir assisté à une scène désopilante à Guitrancourt. Lacan avait demandé à Jésus, le gardien, de se procurer une boîte de caviar chez Petrossian, qu'il n'avait pu obtenir pour je ne sais quelle raison. Lacan, ne pouvant se résigner à l'absence de caviar, se mit à implorer Jésus de « faire quelque chose ». Il

pouvait ainsi bramer après ce qu'il voulait, fût-ce la chose la plus futile au monde. Et ce n'était pas du théâtre.

Le lendemain de cette conférence mémorable à Louvain, Lacan enregistra une interview pour la télévision belge, s'entretint longuement avec les membres de la Société belge de psychanalyse et trouva le temps de m'emmener visiter le musée des beaux-arts, où

*l'Apollon et Marsyas* de Ribera m'impressionna vivement, ainsi que *La Chute d'Icare* de Brueghel l'Ancien. Il me fit aussi découvrir le béguinage, son austérité délicieuse qui me rendit rêveuse. Une communauté d'individualistes – c'est ainsi que je m'imaginai les béguines –, voilà ce à quoi j'avais toujours aspiré, me semblait-il. Puis il m'emmena à Bruges. Tout vibrait à ses côtés.

À la Toussaint, nous avons retrouvé pour quelques jours Paola à Venise. Nous étions descendus à l'hôtel Europa, dont les chambres donnent sur la Salute, et nous prenions tous nos repas, non loin, au Harry's Bar, que Lacan aimait à l'exclusion de tout autre restaurant, au point que le jour de fermeture le voyait désespéré. J'ai gardé, en souvenir de ce moment, un petit mot signé « Docteur

Lacan », comme il aimait à se désigner lui-même, qu'il avait écrit sur un papier à en-tête du célèbre bar et fait passer par le serveur à une table voisine où se tenait un couple qui nous avait intrigué. Il voulait savoir de quel pays venait la jeune femme blonde que nous avions admirée. Sur la même feuille était écrite la réponse : c'était la seule blonde de Camargue, que l'homme qui l'accompagnait avait élue

comme épouse. Lacan était curieux de tout et de tous, allant toujours droit au but pour satisfaire sa curiosité.

À Venise, nous sommes retournés ensemble au moins une fois par an. Nous y restions une ou deux semaines et visitions la ville du matin au soir, retournant, comme à Rome, d'une fois sur l'autre dans les mêmes lieux, comme on rend visite à des amis. Lacan avait toujours avec lui le

« Lorenzetti », un guide en anglais, peut-être le plus complet sur Venise. Parmi les premières choses qu'il m'avait montrées, les plus impressionnantes furent les Carpaccio de l'église San Giorgio degli Schiavoni, en particulier le *Saint Georges terrassant le dragon* au milieu du charnier de ses victimes, aux membres déchiquetés jonchant le sol. Lacan avait, à son séminaire, évoqué cette

peinture comme illustrant le fantasme du corps morcelé.

Dans les œuvres si délicates de ce peintre, le calme et l'horreur se mêlent. Une autre peinture montre saint Georges tenant en laisse le dragon, mort ou vif, qu'il a traîné aux pieds de la fille du roi, sur la place de la ville qu'il vient de délivrer. Un autre tableau, où la peur elle-même semble paisible, représente le vol éperdu d'une bande de moinillons en fuite à

la vue d'un lion, qui suit déjà saint Jérôme comme un chien. Carpaccio à Venise, c'est un peu comme le Caravage à Rome, on parcourt la ville, ses musées et ses églises, en suivant ce fil, de la *Légende de sainte Ursule* à l'Accademia jusqu'aux *Courtisanes* du musée Correr. Mais un fil plus riche encore est l'œuvre du Titien, celui, par exemple, de la *Présentation de la Vierge au Temple*, à laquelle fait écho la non moins belle

*Présentation* du Tintoret, à l'église de la Madonna dell'Orto, église un peu excentrée, proche des Fondamenta Nuove. J'en aimais beaucoup le quartier désert où nous nous rendions en *motoscafo*. Non loin, aux Gesuiti, se trouve le *Saint Laurent* sur le gril du Titien, tout de nuit, d'or et de feu, qui semble préfigurer Rembrandt. À chaque séjour, il n'était pas question de les manquer, non

plus que Torcello que Lacan affectionnait particulièrement et qui, à l'époque, était peu fréquenté. On pouvait y admirer à loisir les mosaïques byzantines de la cathédrale, notamment l'extraordinaire *Jugement dernier*, et, pour finir, déjeuner dans les jardins de l'auberge Cipriani.

À Paris, Lacan menait une vie de travail intense. Il recevait ses patients de huit heures du matin à huit heures du soir, parfois davantage, s'arrêtant une heure pour déjeuner, soit au « 3 », chez Sylvia, ou en face, au restaurant La Calèche.

Je me souviens d'y avoir déjeuné avec lui et son éditeur au Seuil, François Wahl, ainsi qu'avec son traducteur japonais. À l'issue d'un de ces déjeuners avec François Wahl, ce dernier, tandis que nous remontions la rue Jacob, me suggéra d'user de mon influence pour incliner Lacan à prendre je ne sais plus quelle décision éditoriale, en sa qualité de directeur de la collection du « Champ

freudien ». J'en fus bien surprise et tentai de lui expliquer que je n'avais aucune influence sur Lacan et ne souhaitais pas en avoir. À part ça, François Wahl était un homme que sa passion pour son métier rendait fort sympathique.

Le soir, Lacan dînait au restaurant, sauf s'il était invité chez l'une de ses filles. C'était un homme d'habitudes, il préférait fréquenter les endroits

qu'il connaissait déjà, où il savait qu'on ne le ferait pas attendre. Mis à part La Calèche, dont il appréciait la proximité, il allait volontiers au Bistroquet, un restaurant sur le quai du Louvre, tenu par un certain Albert. On y croisait Serge Gainsbourg et Jane Birkin avec leurs enfants, qui venaient en voisins. Il y avait au menu des écrevisses, ce qui lui avait fourni l'occasion d'un lapsus, une « erreur de genre »,

qu'il avait citée à son séminaire comme exprimant son « hystérie » : « Mademoiselle en est “réduit” à manger des écrevisses », avait-il dit à Albert. J'aimais beaucoup les écrevisses, mais peut-être, ce soir-là, en étais-je lasse et avais-je souhaité autre chose. C'est dans ce restaurant qu'en 76 nous avons dîné avec Philippe Sollers et Jacques Aubert. Il avait été question d'Aragon qui vieillissait, et de ses rapports

avec Elsa. Lacan avait une façon à lui de participer à une conversation. S'il ne posait pas un tas de questions à propos d'un sujet qui l'intriguait, il était plutôt silencieux. Sortant de son silence, il intervenait par une brusque saillie, souvent déconcertante. « Lorsqu'un homme n'est plus un homme, sa femme l'écrabouille », avait-il soudain lancé. « L'écrabouille, vraiment ? » avais-je repris, interloquée. Sollers, lui, avait

entendu tout autre chose :  
« Lorsqu'une femme n'est plus  
une femme, elle écrabouille son  
homme. »

C'est au Bistroquet aussi que  
nous avons dîné avec Jean-  
Jacques Schuhl et Barbet  
Schroeder après avoir vu, en  
75, la projection du film de ce  
dernier, *Maîtresse*. Lacan avait  
déclaré que le film montrait  
bien que « le masochisme,  
c'était du chiqué ».

Il fréquentait aussi Le Petit Zinc, à l'époque rue de Buci, où nous avons retrouvé, un soir, Annette Giacometti. Ses deux autres « cantines », où nous allions dîner environ une fois par semaine, étaient Taillevent et Le Vivarois, avenue Victor-Hugo. C'était chez Taillevent qu'il m'avait invitée à dîner pour la première fois, et j'avais toujours plaisir à y retourner. Un soir, toutefois, les serveurs ayant cru que Lacan souhaitait

se lever s'étaient précipités pour tirer la table et dégager son siège, alors que je n'avais pas encore terminé mon assiette. Par la suite, pendant longtemps, jusqu'à ce que je fasse la relation, je m'étonnais de n'avoir aucun appétit à chaque fois que nous nous y rendions. Cela m'avait éclairée sur mon anorexie infantile !

J'y suis retournée il y a quelques années. Au directeur qui me saluait, je dis en partant

que j'étais souvent venue jadis avec le « Docteur Lacan ». Il se souvenait très bien de lui, de son silence et de ses énormes et retentissants soupirs. Il était chef de rang à l'époque, me dit-il. Il se montra tout ému de cette évocation.

Mon préféré était Le Vivarais, moins guindé que Taillevent et d'une cuisine plus simple, plus proche du terroir. Le chef s'appelait Peyrot. Il était très sympathique, très impressionné

par le comportement si particulier de Lacan, qui l'amusait beaucoup. Il venait toujours bavarder avec nous, c'est-à-dire avec moi, car le bavardage n'était pas le fort de Lacan. Au fil du temps, celui-ci devenait d'ailleurs toujours plus silencieux et sortait régulièrement de sa poche une feuille de papier pliée en quatre, sur laquelle il griffonnait des nœuds borroméens pendant tout le

dîner. Je ne me décourageais pas, et tentais de nourrir une conversation en lui posant des questions auxquelles il répondait par oui ou par non. Le plus souvent par oui, acquiesçant aux propos les plus contradictoires que j'inventais pour le tester. Peyrot, un soir, s'était approché de nous et avait lancé : « Vous appelez ça un dialogue ? » J'en avais ri de bon cœur.

Peyrot était un peu fou. Il partait parfois plusieurs semaines se réfugier à la montagne, laissant son restaurant aux soins de sa femme et de son équipe, très soudée, qui l'adorait. Ses absences lui coûtèrent quand même une étoile au Michelin. Il y a quelque temps, en sortant d'un restaurant que j'avais choisi car le chef était un émule de Peyrot, je fis part à la patronne de ma fréquentation

ancienne du Vivarais avec Lacan. Elle me répondit en s'esclaffant que Peyrot parlait souvent de lui. Il était persuadé que les pets et les rots, que Lacan, en homme libre, ne retenait pas en public, visaient à lui signifier, à lui, Peyrot, les deux syllabes de son nom !

Ses journées de travail très remplies amenaient Lacan à faire venir à lui les services pour lesquels d'habitude on se

déplace. S'il faisait, bien obligé, une exception pour le dentiste, il recevait à domicile le coiffeur, la manucure et le pédicure, le professeur de gymnastique, le libraire, et même son tailleur, qui venait deux fois par an avec une liasse d'échantillons de tissus parmi lesquels Lacan choisissait la matière des costumes et des chemises qu'on lui confectionnait sur mesure. Creed était une maison très

ancienne, fondée à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, qui avait habillé la reine Victoria et l'impératrice Eugénie. C'était encore un descendant de la famille Creed, Olivier, qui dirigeait la maison de Paris, et qui venait en personne chez Lacan. Les chemises qu'il lui faisait faire étaient d'une grande élégance. Lacan avait abandonné pour elles le nœud papillon qu'il porta longtemps. Elles avaient un col droit qui évoquait un

peu les chemises Mao de l'époque, à cette différence qu'une patte boutonnée recouvrait les deux bords du col et le fermait. Lacan sollicitait parfois mon avis pour le choix des tissus, souvent somptueux. Ses costumes alliaient une coupe classique à la fantaisie et à la préciosité de la matière. Celle-ci donnait une touche féminine à sa façon de s'habiller, qui n'enlevait rien à sa virilité. Son élégance était

souveraine, pour ne pas dire impériale, un peu provocante, subversive. Mais, comme l'a dit Moustapha Safouan, « il en jouait d'autant plus librement que tout cela n'était rien pour lui ». C'était accessoire, c'est le cas de le dire.

Le faste n'excluait pas l'ascétisme. En témoignait la disposition de l'appartement du 5 rue de Lille, presque entièrement dédié aux patients, à l'exception du petit bureau de

Gloria, une ancienne cuisine qui ne servait plus que pour les petits déjeuners, et la chambre à coucher de Lacan, de taille réduite elle aussi, tout comme le lit et la salle de bains. Aucun train de maison, tous ses repas pris dehors, il menait à plus de soixante-dix ans une vie d'étudiant ou de célibataire. Cela ne m'étonnait pas à l'époque, car son mode de vie s'apparentait au mien. Sur ce

plan-là, nous avons le même âge.

Peu après Barcelone, Lacan reprit son séminaire, qu'il avait intitulé, cette année-là, « Encore ». Ce fut un de ses séminaires les plus inspirés. Tout au long de l'année, il parla de la féminité, de la jouissance, du lien de l'amour avec

l'impossible rapport entre les sexes. Les nœuds borroméens, dénommés « ronds de ficelle », commencèrent à y prendre une place qui devint de plus en plus grande au fil du temps. Lacan avait repris le symbole de l'alliance de la famille Borromée avec deux autres familles. Cette alliance était représentée par trois anneaux noués de telle sorte qu'il suffisait que l'un se rompe pour que les autres soient libres. Ce

noeud allait à Lacan comme un gant pour figurer la relation des catégories du symbolique, de l'imaginaire et du réel, au fondement de sa théorie.

Il y parla aussi des mystiques. Ce n'était pas la première fois qu'il les évoquait dans son enseignement, mais, cette fois-ci, peut-être n'y étais-je pas pour rien. La mystique m'obsédait et je lui avais apporté les œuvres d'une béguine (en fait, elles étaient

deux), Hadewijch d'Anvers, dans l'espoir qu'il me donne une interprétation de leur expérience intérieure. J'en fus pour mes frais. La relation qu'il fit cette année-là de la mystique avec la jouissance féminine ne m'éclairait pas. Ce n'était pas les « rudes baiseuses », comme il disait de Thérèse d'Ávila, qui m'intéressaient chez les mystiques, mais ceux et celles (parfois les mêmes) qui s'anéantissaient. Là-dessus, il ne

disait rien, mais d'une séance à l'autre de son séminaire cette question où se jouait l'énigme de mon désir me tenait en haleine. J'étais sûre qu'il en avait la clé et qu'il tardait seulement à la donner.

Peut-être chacun de ses auditeurs avait-il la même attente. Lacan était un maître du suspense. Chaque séance de son séminaire précipitait sa conclusion sur une formule frappante qui relançait

l'énigme, annonçant pour la séance suivante sa résolution, toujours différée. Un de ses élèves avait formulé dans un rêve l'impatience où cela le mettait : « Que ne dit-il le vrai sur le vrai ! » Cela n'empêchait pas le sentiment d'une progression, d'une avancée : on entrevoyait à chaque fois quelque chose de nouveau, comme par un éclair qui délivrait une vérité inédite, quoique mi-dite. Cela donnait à

son enseignement l'allure d'une spirale. On s'y rendait semaine après semaine dans l'attente d'une révélation, qui prenait sans doute pour chacun le visage de son désir. Attente à la fois toujours déçue et comblée par l'inattendu de ce qu'il apportait. « Encore » était bien le nom du désir qu'il ne cessait de susciter par l'enthousiasme que soulevait chacune de ses trouvailles. On restait souvent interloqué par ses formules,

que l'on se répétait ensuite comme pour en extraire la moelle.

Au cours des années, je ne renonçai pas à l'interroger sur les mystiques. Un jour, je le questionnai sur la structure psychique de Thérèse d'Ávila. Il me répondit que c'était « un cas d'érotomanie divine » ! Je finis tout de même par le lasser avec mon insistance. À son séminaire, il en vint à s'exclamer : « La mystique, qui

est un fléau, comme le prouvent tous ceux qui tombent dedans... » Je restai avec ma question. Il m'en fallut poursuivre seule l'élucidation, au long de quelques livres.

Le séminaire *Encore*, publié dès l'année suivante, fut le second à être retranscrit par Jacques-Alain Miller, juste après le séminaire sur *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*. Ce dernier sortit

début 73. Jouant sur mon prénom, Lacan me le dédicaça : « À Catherine, ma très pure. » Il me dit avoir pensé à le faire en grec, mais qu'il y avait renoncé, s'étant rappelé que je ne savais pas le grec.

De toutes les dédicaces qu'il m'a faites, ma préférée est celle qui accompagnait sa thèse et ses premiers écrits sur la paranoïa, réédités en 75 : « Gemme Catherine – Millot que ces textes : lui donne en

nœud ce que je navets pas. »  
J'entendais soudain l'équivoque  
grâce à laquelle la Millot  
pouvait se croire la mieux,  
prétention bien dissimulée par  
ma modestie. J'aimais aussi  
beaucoup ses « navets » parmi  
lesquels le *je* venait à choir, et  
aussi l'hommage de cette  
gemme, qui m'évoquait le  
« caillou riant au soleil » dont  
Lacan avait un jour fait la  
métaphore de l'amour.

J'assistais aussi à sa présentation de malades à Sainte-Anne. Lacan tenait beaucoup à cet exercice qui maintenait son lien à la pratique psychiatrique. Pour nous, ses spectateurs, c'était à chaque fois une expérience bouleversante. On assistait à une rencontre dans le plein sens du terme entre Lacan et le malade. Le dialogue atteignait à une intensité qui témoignait de sa valeur décisive pour le

patient. Il semblait que sa vérité vînt à la barre. C'était aussi la figure d'un destin qui se dessinait et surgissait sous nos yeux au fur et à mesure de leur échange : la crise à l'origine de l'hospitalisation du malade conférait à ce destin la dimension de la tragédie. Nous étions, là aussi, tenus en haleine, le cœur serré, pris par cet échange cathartique.

On y apprenait aussi beaucoup sur l'éthique de Lacan

et sa pratique d'analyste. Il ne  
biaisait jamais avec la vérité et  
il ne laissait pas le malade se  
défiler. Il insistait sur les points  
de réel, sur ce qui faisait butoir.  
Il le confrontait aux démentis  
apportés par la réalité à ses  
constructions délirantes. Ainsi,  
à un transsexuel qui  
revendiquait sa qualité de  
femme, il ne cessa de rappeler  
au cours de l'entretien qu'il  
était un homme, qu'il le veuille  
ou non, et qu'aucune opération

ne ferait de lui une femme. Et pour finir, il l'appela « mon pauvre vieux ». Ce qui était une fois encore affirmer sa masculinité et en même temps l'interpeller d'une manière presque amicale. Car c'était dit sans condescendance, de cette place où Lacan s'adressait toujours à l'autre, celle de l'humaine condition où chacun s'affronte à l'impossible, destin commun qui prend souvent le visage du malheur. Ce point où

Lacan se tenait dans son rapport à l'autre était celui de l'irréductible solitude de chacun, voisin du lieu où l'existence confine à la douleur. Il vous ramenait toujours à ce qui dans la solitude nous renvoie à notre exacte équivalence à tout autre, comme disait Genet. Un jour où je lui parlais de ce que je vivais comme l'âpreté d'être femme, il m'avait dit : « Vous n'êtes pas

la seule, ça ne vous fait pas moins seule. »

Il ne laissait pas son auditoire se leurrer d'espoir sur l'avenir thérapeutique des malades. Dans la discussion qui suivait la présentation, après le départ du malade, il n'hésitait pas à affirmer de tel qu'il était « foutu ». Il lui arrivait aussi, d'ailleurs, de le dire au patient lui-même, ce qui avait étonnamment pour effet de le soulager.

Mais si Lacan avait le sens du tragique, il n'y avait rien de théâtral dans ses présentations. Il était aussi simple avec le malade que s'il avait été seul avec lui. C'était d'ailleurs le sentiment que nous avions, d'assister à l'entretien comme si nous n'avions pas été là. Il lui arrivait toutefois de parler au malade de la présence du public afin d'écartier la gêne que celui-ci en pouvait éprouver. Il disait tantôt : « Ce sont tous des

médecins », ou à l'occasion : « Ce sont tous des amis » ! Ou bien encore : « Ils sont là pour s'instruire. » Lui-même se situait comme attendant de lui, le malade, des éclaircissements, l'aidant à comprendre ce qui lui arrivait, c'est-à-dire ne le sachant pas d'avance et ne voulant tenir que de lui ce savoir. Il lui arrivait de signaler qu'il avait reçu de l'équipe médicale telle ou telle information à son sujet. Il

jouait sur ce point toujours cartes sur table, soucieux d'ôter toute consistance à la figure persécutrice d'un Autre omniscient, disposant d'un savoir sur le malade qui lui échapperait. À soi seule, cette position était un enseignement sur le maniement du transfert dans la psychose. Mais plus qu'une technique, c'était une éthique qu'il transmettait.

Je ne voudrais pas omettre la drôlerie de ces présentations. Les malades faisaient souvent preuve d'un comique involontaire et c'était aussi le cas de Lacan. Il ignorait ce que tout le monde savait : les expressions du moment, le nom des chanteurs, des sportifs. Il pouvait questionner un malade sur ce qu'était une « formule 1 », avec le même sérieux que s'il avait demandé des éclaircissements sur une

construction délirante.

La drôlerie était d'ailleurs un trait permanent de son comportement. Elle tenait à son esprit qui fusait, mais aussi à son extravagance nullement délibérée, à part son cigare tordu qui en était emblématique, ce Punch Culebras baroque qui devait sa torsion à la tresse dont il était extrait. Lacan l'avait élu avant même de s'intéresser au nœud borroméen. Sa drôlerie tenait

aussi à son côté enfantin. Je lui disais souvent qu'il avait cinq ans, l'âge de l'intelligence rayonnante chez l'enfant, selon Freud, l'âge d'avant les refoulements qui marquent toujours les adultes d'une certaine débilité mentale. Cinq ans, c'était aussi l'âge où, selon ses dires, il avait maudit Dieu. Cela ne faisait pour moi pas l'ombre d'un doute qu'il était resté celui-là. Cette idée ne me semblait pas rencontrer chez lui

beaucoup d'échos. Toutefois, j'ai lu quelque part qu'un jour, lors d'un déjeuner, il avait confié à sa voisine de table qu'il avait un secret, que ce secret était qu'il avait cinq ans.

Ainsi, étais-je tout entière aspirée par son enseignement. Je m'y adonnais avec passion, avec enthousiasme. Mon intérêt s'étendait à l'ensemble de la littérature psychanalytique, à commencer, bien sûr, par la

lecture de Freud que je pratiquais depuis longtemps. J'étais aussi curieuse de l'histoire du mouvement psychanalytique, en particulier de l'origine des scissions qui s'étaient produites par trois fois pendant les années 50 et 60, au cœur desquelles s'était trouvé Lacan. Sa personnalité et son enseignement semblaient bien en avoir été les principaux enjeux.

L'année précédente, je m'étais mis en tête de m'inscrire en thèse sur ce sujet. Jean Laplanche m'avait semblé tout indiqué comme directeur de recherche, étant à l'époque le seul psychanalyste professeur d'université. Je lui demandai un rendez-vous qu'il m'accorda sans difficulté. Chez lui, la salle d'attente était minuscule. Mon mauvais esprit me souffla qu'elle avait sans doute été installée dans d'anciennes

toilettes. Cette exigüité contrastait avec le vaste bureau où on était ensuite introduit, dans lequel Laplanche siégeait derrière une table immense. L'ambiance était bien différente de celle du cabinet de Lacan. Je lui présentai mon projet. Il m'objecta que les analystes qui avaient pris part à cette histoire n'accepteraient pas de me renseigner, qu'il voulait bien diriger un tel travail, mais à la condition que je me tourne vers

l'Angleterre, où la psychanalyse avait connu des problèmes institutionnels importants à la suite des conflits entre Melanie Klein et Anna Freud. Il se montra même prêt à me trouver des fonds pour me permettre d'aller étudier la question sur place. Le sujet en France était donc explosif... Lacan, à qui je racontai cette entrevue, téléphona aussitôt à Georges Balandier qu'il connaissait bien et qui accepta

tout de suite d'être mon directeur. N'étant pas psychanalyste mais sociologue, peu lui importaient les tensions du milieu psychanalytique et, pour ma part, il ne me déplaisait pas d'en tenter une approche ethnologique.

J'y travaillai deux ans, fis plusieurs exposés au séminaire de Balandier, et trouvai ce que je cherchais, c'est-à-dire à me repérer dans les enjeux de cette affaire, mais je renonçai pour

finir à en faire ma thèse. Laplanche n'avait pas tort. Les archives étaient inaccessibles, les psychanalystes que j'interviewais très réticents. La plus comique, que je ne nommerai pas, avait justifié son refus de me parler en alléguant que soit j'étais en analyse, et cela ne pourrait qu'en perturber le cours, soit je ne l'étais pas, auquel cas je ne comprendrais rien. La psychanalyse était vraiment une pratique

ésotérique ! Mais sans doute ma démarche était-elle prématurée. La scission de 63 remontait à moins de dix ans et laissait un souvenir encore cuisant. Quant à celle qui avait eu pour objet la « passe », elle datait d'à peine quatre ans.

Lacan, quant à lui, répondait à mes questions. Il m'avait même proposé de fouiller dans les papiers qu'il avait conservés chez lui dans un petit cagibi. Ce n'était pas des archives, il y

régnait le désordre le plus complet. Et puis, j'étais trop gênée par ce qui me semblait une intrusion. Je renonçai assez vite. Je me demande encore comment, peu de temps après, Jacques-Alain Miller parvint à mettre suffisamment d'ordre dans ce fatras pour publier, en deux volumes correspondant aux deux scissions de 53 et 63, des documents, lettres et circulaires, fort nombreux, qui éclairaient parfaitement le

cours des événements. Il faut croire qu'il était moins inhibé que moi et sûrement plus autorisé. Mais j'avais été sensible à l'offre de Lacan. Il ignorait la plus ordinaire des rétentions, il accordait sans façon sa confiance, avec une bonne dose de détachement.

Au cours de mon travail, j'appris que Laplanche, que j'avais sollicité en toute ignorance, avait joué un rôle dans la scission de 63, en

désavouant auprès des autorités de l'IPA la formation qu'il avait reçue de Lacan, ce qui avait porté un rude coup à ce dernier. Cependant, quelque temps plus tard – était-ce en 74 ou 75 ? –, Lacan se rendit à une réception, ce qui était assez rare car il n'était pas mondain. Il y avait rencontré Laplanche et était revenu tout heureux de l'avoir revu. Laplanche avait promis de lui envoyer une caisse de pommard, ce grand

cru dont il était propriétaire. Le voyant aussi joyeux, je m'étonnai qu'il passe ainsi l'éponge sur une trahison saumâtre et lui en fis la remarque. Il me répondit par un sourire jusqu'aux oreilles. La caisse de pommard n'est toutefois jamais arrivée.

Début 73, Lacan voulut aller faire du ski à Tignes où je le vis dévaler les pentes, aussi inquiète que le moniteur qui nous accompagnait : sa témérité n'avait d'égal que son manque de technique. Je l'accompagnai ensuite à Milan

pour une conférence. À cette occasion, il rencontra les membres de deux groupes, animés par deux de ses élèves milanais, aussi différents que possible : Contri et Verdiglione. L'un de ces groupes s'appelait « Communion et Libération », intitulé qui avait le don d'exaspérer Lacan qui tenait les deux termes pour antinomiques... L'autre annonçait : « Sémiotique et Psychanalyse ». Un troisième

groupe commençait à naître à Rome, à l'initiative de Muriel Drazien, une autre élève de Lacan, sûrement la plus proche, qui, après avoir exercé à Strasbourg et à Paris, venait de s'installer en Italie.

Par la suite, en 73 et 74, Lacan se rendit à Rome et à Milan à plusieurs reprises pour inciter ses trois élèves, son « tripode », comme il l'appelait, à fonder un groupe unique. Que les intérêts de chacun soient

manifestement divergents ne le décourageait nullement. Il fondait son espoir de les réunir uniquement sur les propriétés du nœud borroméen. Son « nœud bo » n'était-il pas capable de nouer des consistances aussi hétérogènes que le réel, le symbolique et l'imaginaire ? Il devait donc bien être possible de faire tenir ensemble, même si aucun d'eux ne le souhaitait, un catholique militant, un agitateur culturel

et une juive d'origine américaine, sans doute la plus authentiquement formée comme analyste.

Au cours d'un de nos séjours milanais, à l'occasion d'un congrès organisé par Verdiglione, nous avons déjeuné avec Umberto Eco, qu'il connaissait bien, dans un restaurant de la grande galerie Vittorio Emanuele. Il avait l'air si heureux de ces retrouvailles

qu'on l'eût pris pour un amoureux. À le voir ainsi transfiguré, j'en éprouvai même un petit pincement de jalousie. Mais il n'y avait rien d'équivoque dans cette relation, Lacan aimait tout simplement Eco.

Une autre fois, où nous devions nous rendre à Milan, j'avais souhaité, comme on était au printemps, séjourner dans une maison à la campagne. Il avait suffi que j'en

exprime le vœu pour que Lacan s'emploie à me satisfaire. Verdiglione s'ingénia à nous procurer maison et voiture avec chauffeur. Mais comme Lacan avait beaucoup de réunions à Milan et que je l'accompagnais, les allées et venues en voiture avaient rendu très malcommode cet arrangement. Lacan n'eut pas un mot de reproche à l'égard de ce qui ressemblait, après coup, à un

caprice. Je crois qu'il n'y songeait même pas.

Lors de ces visites réitérées au « tripode » italien qu'il tentait de mettre sur pied, je fus témoin de l'énergie et de la ténacité qu'il consacra à cette entreprise, qui échoua comme il était prévisible. Il mettait dans la balance tout le poids de son désir, mais ne tenait pas compte de la psychologie de chacun, ne se souciait ni de manœuvres ni de les gagner un

par un à cette cause. En somme, ce n'était pas un meneur d'hommes. Tout ce qui l'intéressait était de mettre à l'épreuve la puissance opératoire de « son » nœud. Son côté don Quichotte était ici manifeste.

À une seule autre occasion, je le vis s'investir avec la même énergie, quoique sur un autre mode, dans des affaires institutionnelles. Ce fut peu

après, à l'automne 74, pour soutenir le projet de réorganisation du département de psychanalyse à Vincennes, que lui avait proposé Jacques-Alain Miller. Il manifesta sans équivoque qu'il faisait sien ce projet au cours de réunions qui furent houleuses, car la contestation faisait rage. On commençait à brandir sans vergogne devant lui la perspective de sa mort. Lacan dut rétorquer à un de ses

interlocuteurs qui évoquait sa succession qu'il n'était pas immortel non plus. C'est lui-même qui me rapporta cette repartie. Durant cette période, je le vis entrer dans la mêlée, déterminé à l'emporter. Je n'avais pas encore intégré le département de psychanalyse et n'assistais donc pas à ces réunions. Je me souviens seulement de m'être rendu compte que Lacan avait menti, à je ne sais plus quelle

occasion, à ses interlocuteurs et lui en demandai la raison. Il n'avait pas nié et s'était contenté d'un sourire facétieux. Je reçus le message : il n'était pas homme à se prosterner devant la vérité.

D'ordinaire, il ne se mêlait pas de politique institutionnelle, ne discutait avec personne des problèmes qui pouvaient surgir dans son École. Par exemple, ni le week-end ni le soir, il n'avait à ce

sujet d'entretiens téléphoniques. Se reposant sur ce qu'il avait mis en place, il se contentait d'assister aux réunions des jurys, dont il faisait partie comme directeur, et y intervenait peu. Il avait à l'exercice du pouvoir un rapport que je qualifierais de minimaliste. Sa pratique et la préparation de ses séminaires l'occupaient, en fait, exclusivement.

Au printemps 73, Lacan souhaita visiter l'Ombrie. Il avait prévu de s'y rendre avec T. Il obtint de moi que j'accepte de les accompagner. Partagé entre son attachement pour T. et le besoin qu'il avait de moi, ne voulant ni manquer à l'une ni manquer de l'autre, il tentait de résoudre la difficulté en nous réunissant. Comme pour son tripode italien, ça ne marcha pas. Je n'avais pas d'a priori sur ce genre

d'arrangement. Encore eût-il fallu une forte sympathie pour surmonter la jalousie dont je connaissais bien les affres. Aussi, lorsque Lacan me proposa en juillet un autre voyage avec T., je refusai. J'allai retrouver mes parents en Albanie, où mon père avait été nommé ambassadeur peu auparavant.

La séparation fut rude. Les communications avec Tirana étaient difficiles. Il était

quasiment impossible de téléphoner. Les lettres mettaient une semaine à arriver. Resté à Paris, Lacan m'écrivait tous les jours. Puis il partit pour le Liban et communiquer devint encore plus difficile. Sans nouvelles de moi, le ton de ses lettres montait : « J'enrage », écrivait-il. De mon côté, ça n'allait pas fort. Prise d'une crise de tachycardie en nageant seule au large de la plage de Durrës, je

crus me noyer. À mon retour en France, fin juillet, lorsque je l'eus enfin au téléphone et qu'il me pressa de venir le rejoindre, je craquai, me disant que les souffrances de la cohabitation avec T. ne pourraient pas être pires que ce que j'endurais loin de lui. Je pris l'avion pour Beyrouth. On était en août, il faisait une chaleur affreuse, que Lacan supportait manifestement mieux que moi. La ville était très moderne, très luxueuse.

Nous étions pilotés par un de ses élèves, Hadnan Houbbalah, installé récemment comme psychanalyste à Beyrouth et qui devait y poursuivre son activité sous les bombes pendant des années.

Du Liban, je me souviens de très beaux palais, des ruines de Baalbek, d'un déjeuner dans la montagne où les mezzes étaient délicieux. Nous partîmes bientôt pour la Syrie en compagnie d'Hadnan

Houbbalah et de sa femme. Près de la frontière, les camions militaires qui ne cessaient de défiler laissaient présager une guerre imminente. Nous visitâmes Damas, Palmyre et Alep. J'ai le souvenir de l'immense et sombre souk de Damas, de la beauté de Palmyre au couchant, et de la colonne de Siméon Stylite, non loin d'Alep, qui n'était pas aussi haute que je l'avais imaginée d'après le film de Buñuel.

De retour à Beyrouth, l'ambassadeur de France nous invita tous les trois à séjourner dans sa résidence, un palais au milieu d'un parc, demeure historique nommée Résidence des Pins. Le soir, nous dînions sous les arcades en sa compagnie. Mais je vivais dans le plus grand malaise ce magnifique voyage. La climatisation aidant, je tombai malade. Ce fut la dernière tentative de cohabitation.

Il fut toutefois question, début 74, d'un voyage en Chine avec Philippe Sollers, Julia Kristeva, Roland Barthes, François Wahl et Marcelin Pleynet. Lacan me proposa à nouveau de l'accompagner avec T., ce que je refusai. Pour finir, il renonça à ce voyage, je n'ai jamais très bien su pourquoi. Peut-être T. se désista-t-elle, ou bien n'obtint-elle pas de visa ? Elle l'accompagna, toutefois, à

l'automne 75, pour une tournée de conférences qu'il fit dans les universités américaines.

Peu après ce voyage manqué, Lacan eut envie d'aller voir, au zoo de Vincennes, les deux pandas que la Chine avait offerts au président Pompidou. Ce n'est pas la seule fois que nous y sommes allés. Lacan aimait aussi rendre visite aux hippopotames, animaux avec lesquels il se sentait des affinités, peut-être à cause d'un

art commun du bâillement ! Ces visites avaient lieu le samedi matin, où je l'accompagnais souvent aussi voir une exposition.

À l'automne 73, le congrès de l'École freudienne se tint à La Grande-Motte, près de Montpellier. Ce fut une réunion mémorable car, une fois n'est pas coutume, un souffle d'enthousiasme parcourut les interventions et les débats. Il y

fut beaucoup question de la « passe », dont Lacan avait inventé le dispositif six ans auparavant, et qui avait d'ailleurs provoqué une scission. Il s'agissait de recueillir le témoignage de ceux qui se décidaient à passer de la place de l'analysant à celle de l'analyste. Lacan souhaitait interroger le pourquoi de ce passage, qui soulevait, en tant que moment conclusif, la question de la fin de l'analyse.

Cette passe avait laissé perplexes bon nombre d'analystes. Mais, cette fois-là, on eut l'impression d'un chantier qui s'ouvrait et chacun se sentit animé d'un sentiment de renouveau. Les interventions de Lacan au cours de ce congrès y furent pour beaucoup. Il compara le moment de la passe à l'éclair héraclitéen qui fait apparaître toute chose dans son relief, comme la crête d'un massif montagneux se dessine

soudain dans l'orage. Cela lui avait été inspiré par le séminaire de Heidegger et Fink sur Héraclite qui venait de paraître. Je l'avais acheté et il s'en était aussitôt emparé, le lisant passionnément pendant le voyage.

Il exprima à plusieurs reprises l'« espoir » qu'il mettait dans cette expérience de la passe. D'ordinaire, ça n'était pas l'espoir qui l'étouffait. Il avait même dit un jour qu'il

conduisait au suicide. Qu'espérait-il ? Éclairer les effets d'une analyse, sans doute, ainsi que la nature du désir de l'analyste (« qu'est-ce qui peut bien passer par la boule de quelqu'un qui fait le pas », interrogeait-il), mais aussi lutter contre le poids de l'*establishment* par la nomination de jeunes et d'inconnus comme « Analyste de l'École », ce qui les mettait au même rang que les

didacticiens. Lorsqu'il déclara, quelques années plus tard, que la passe était un échec, c'était aussi l'échec de son École qu'il annonçait. Mais cette année-là, à Montpellier, celle-ci était bien vivante. On avait le sentiment de participer à une aventure passionnante, celle de la psychanalyse elle-même. Le désir de Lacan nous entraînait tous à sa suite.

Au cours de ce congrès, je dus faire face à l'épreuve d'un « coming out » de notre relation. J'aurais préféré rester dans l'ombre, voire dans la clandestinité, et j'avais pris une chambre dans un petit hôtel loin de celui où il était descendu, avec les notables de son École. Mais il ne l'entendait pas de cette oreille et je me retrouvai à devoir traverser à ses côtés le hall de l'hôtel en direction de l'ascenseur, et à

passer devant tout un aréopage en train de prendre un verre, les yeux braqués sur nous. Je ne mis pas les pieds dans la petite chambre que j'avais réservée. Mon souci de discrétion était le cadet de ses soucis. Il lui arriva quelques années plus tard, au cours d'un autre congrès, de me faire appeler par haut-parleur !

À partir de cette année 73-74, j'accompagnai Lacan de plus en plus souvent à Guitrancourt, et bientôt tous les week-ends. C'était une belle maison, une ancienne prévôté du XVIII<sup>e</sup> siècle, aux agréables proportions caractéristiques de

cette époque qui goûtait l'intimité. Elles avaient été élégamment meublées par Sylvia. Un bâtiment annexe avait été transformé en atelier par un précédent propriétaire, un peintre fameux. C'est là que Lacan travaillait à son bureau, face à la grande baie vitrée qui donnait sur le jardin. À droite de celle-ci, et lui faisant écho, était suspendu un Monet, un paysage de Giverny où les nymphéas étaient comme noyés

sous une cascade de feuillages. Installée en face sur un canapé, je l'avais sous les yeux lorsque je travaillais aux côtés de Lacan. Dans l'atelier, avait été aménagée une mezzanine où l'on pouvait contempler *L'Origine du monde*, dissimulé par une peinture sur bois d'André Masson figurant de manière allusive le sujet même qu'elle était censée cacher. On découvrait le Courbet en retirant un côté du cadre et en

faisant glisser le Masson. Lacan prenait plaisir à ce rituel de dévoilement. Des poteries précolombiennes ornaient le bord de la mezzanine. J'aimais l'une d'elles particulièrement. Elle représentait un corps de femme aux seins à peine marqués, au flanc évasé duquel était accroché un petit être dont les proportions minuscules donnaient à la mère une stature de géante.

À distance de la maison et de l'atelier, le jardin avait été agrandi sur la droite et une piscine y avait pris place, ainsi qu'une petite maison édiflée en bordure. Elle comprenait une pièce, ornée d'une fresque pompéienne, qui s'ouvrait par une baie vitrée sur la piscine. Alicia, la gardienne, y servait le déjeuner qu'elle avait préparé. Il y avait aussi une petite cuisine et une salle de douche, ainsi qu'une chambre aménagée

à la japonaise, dans les règles de l'art, par un architecte que Lacan avait sollicité à son retour d'un voyage au Japon. Tous les jours, avant le déjeuner, en toute saison et par tous les temps, Lacan se jetait tout nu dans la piscine. Il faisait deux longueurs, c'était plus un rituel qu'un exercice, mais c'était tout de même une discipline à laquelle il ne dérogeait jamais. Sur le mur qui longeait la piscine,

grimpaient des plantes variées qui fleurissaient à différentes saisons et se couvraient de baies à d'autres. Ces feuillages changeants offraient au regard un plaisir toujours renouvelé.

La piscine et sa maison donnaient une impression de vacances aux séjours à Guitrancourt. On y passait d'ailleurs une partie de l'été. Mais c'était aussi un lieu de travail extraordinaire. Lacan

donnait le ton, travaillant tout le long des matinées et des après-midi, dans une calme concentration. Le matin, il restait le plus souvent au lit dans sa chambre. Une petite planche à dessin en bois lui servait d'écritoire, les feuilles étant retenues par une pince. Outre les tables de nuit, deux tables rectangulaires étaient disposées de chaque côté du lit, sur lesquelles s'accumulaient les livres et les papiers. L'après-

midi, il s'installait dans l'atelier, assis à la grande table à tréteaux qui faisait face à la baie vitrée. Il y restait des heures, dans une immobilité complète, à l'exception des mouvements de sa main sur la page. Cette immobilité m'impressionnait beaucoup, car elle ne ressemblait à rien de ce que je connaissais : en comparaison, tout autre que lui me paraissait animé d'un mouvement brownien. Ajoutée

à son silence, elle instaurait dans la maison comme un vide central autour duquel nous gravitions.

J'introduis ici un pluriel, car son gendre, Jacques-Alain, et sa fille, Judith, ainsi que leurs enfants, vinrent de plus en plus souvent passer le week-end à Guitrancourt, bientôt rejoints par Laurence et ses trois enfants. Ce fut, pendant des années, une vie de famille à laquelle je me trouvais associée.

Je vis grandir les enfants, nous faisons du cheval ensemble dans les environs. Ce furent de belles années. Lacan semblait heureux de cet entourage familial, même s'il était souvent silencieux, absorbé dans ses pensées. À table, par exemple, il ne se mêlait guère à la conversation.

Jacques-Alain et moi avions en commun d'être épatés par Lacan. C'était le fondement d'une mutuelle sympathie. Nous

partagions aussi le goût du badminton. Notre jeu consistait à prolonger l'échange aussi longtemps que possible, et donc, à rebours des règles ordinaires, à faciliter au partenaire le renvoi du volant. Cette manière inusuelle de jouer privilégiait l'endurance et écartait la compétition. Le soir, au salon, dont un mur était orné d'un Renoir, nous jouions parfois aux cartes : ni au poker ni au bridge, mais à quelque jeu

d'enfants, comme le barbu. Lacan n'y participait pas. Mis à part ces jeux, et le temps passé au bord de la piscine, surtout aux beaux jours, nous étions tous très studieux. La pluralité des lieux dans la maison permettait à chacun de trouver celui qui lui convenait le mieux, en toute indépendance : c'était aussi un espace de liberté. La convivialité et la solitude étaient ainsi préservées et conjointes.

À partir de l'automne 74, je préparai, aux côtés de Lacan, dans l'atelier, mes cours à Vincennes. Je travaillais sur l'éducation chez Freud, qui devint le sujet de ma thèse, et me conduisit à relire intégralement son œuvre. De temps en temps, je lui posais une question. Osais-je interrompre le cours de ses pensées ou attendais-je le moment opportun ? Il ne

répondait pas toujours. Un jour, je l'interrogeai sur la pulsion de mort et l'au-delà du principe de plaisir. Le désir de mort, lui demandai-je, était-il à situer du côté du désir de dormir ou d'un désir de réveil ? Question qui l'intéressa suffisamment pour qu'il me répondît, après un long silence. Ce fut une réponse très circonstanciée, qui m'amena à prendre des notes que je gardai précieusement.

À les relire aujourd'hui, ces notes, qui furent publiées dans la revue *L'Âne*, me semblent refléter fidèlement le mouvement de sa pensée, son caractère tourbillonnant. Il avançait dans sa réflexion jusqu'à rencontrer une impasse et repartait dans un autre développement qui conduisait, de la même façon, à un point de butée, l'ensemble circonscrivant une zone où la pensée s'affronte à un

impossible qui fait trou, ou siphon. On observe dans de nombreux textes de Freud un mouvement comparable d'approche réitérée des impasses par lesquelles on cerne le réel. C'est d'ailleurs quelque chose de semblable que l'on retrouve dans la progression d'une cure analytique.

Ce jour-là, Lacan parla de « rêve de réveil ». La vie, avait-il dit, est quelque chose de tout

à fait impossible qui peut rêver de réveil absolu. Je mesure aujourd'hui à quel point ce rêve m'a longtemps habitée. Il avait ajouté : « Ce désir de réveil n'est autre que le rêve de se noyer dans le savoir absolu, dont il n'y a pas trace. »

C'est à Guitrancourt, pendant les vacances, que j'écrivis ma thèse. Cela me prit plusieurs années. L'inhibition ordinaire qui accompagne ce genre

d'exercice se doublait chez moi d'une grande angoisse. Je souffrais mille morts dans le petit bureau vert de la maison principale, où je me mettais à l'écart et comme en pénitence. Je travaillais assise à une table, ce qui accroissait mon tourment en raison d'une scoliose me rendant très inconfortable cette position que j'ai toujours évitée par la suite. Dans ce petit bureau se trouvait une bibliothèque qui contenait

quelques trésors que Lacan m'avait montrés, comme l'édition limitée des souvenirs d'enfance de Marie Bonaparte, tels que son analyse avec Freud lui avait permis de les reconstituer. Au mur, on pouvait voir deux peintures de jeunesse de Giacometti : un autoportrait et une tête de mort qui se faisaient pendant. Trois portes-fenêtres donnaient sur le jardin, mais la pièce était un peu assombrie par la proximité

des arbres. Tel était le cadre de mon supplice...

Guitrancourt était un lieu convivial. Lacan y invitait à séjourner pour le week-end, ou plus longtemps, pendant les vacances, des personnes dont l'œuvre l'intéressait ou qui lui étaient sympathiques. François Cheng, par exemple, qu'il avait sollicité souvent, à partir de 1969, pour l'aider à lire tel ou tel texte chinois. Il avait, je le

rappelle, étudié le chinois à l'École des langues orientales, en face de chez lui, pendant les années de guerre. Au cours de ces séances de travail, François Cheng eut l'occasion de prendre la mesure de la concentration de pensée qui caractérisait Lacan, ainsi que de son ouverture d'esprit, de sa curiosité incessante. « Je crois, dit-il au cours d'un entretien, qu'à partir d'une certaine période de sa vie, le docteur

Lacan n'est plus que pensée. À l'époque où je travaillais avec lui, je me demandais souvent s'il y avait une seule seconde de sa vie quotidienne où il ne pensait pas à quelque grave problème théorique. » François Cheng raconte qu'il mit fin à leurs entretiens réguliers pour se consacrer à la rédaction de *L'Écriture poétique chinoise*. Lacan le comprit et l'accepta de bonne grâce, non sans soupirer : « Qu'est-ce que je

vais devenir ? » Cette exclamation, qui était le cri du cœur, c'était tout lui !

Lors de leur dernière entrevue, à Guitrancourt, en 77 ou 78, au moment de la séparation, Lacan lui dit : « Cher Cheng, d'après ce que je sais de vous, vous avez connu, à cause de votre exil, plusieurs ruptures dans votre vie : rupture d'avec votre passé, rupture d'avec votre culture. Vous saurez, n'est-ce pas,

transformer ces ruptures en Vide-médian agissant et relier votre présent à votre passé, l'Occident à l'Orient. »

À la même époque, Lacan invita souvent un logicien des mathématiques, Georg Kreisel, qui avait été l'élève de Wittgenstein. Juif d'origine autrichienne, il avait été envoyé faire ses études en Angleterre par ses parents avant l'Anschluss. Il avait

étudié les mathématiques à Trinity College et s'était, après guerre, spécialisé dans la théorie de la démonstration. Il faisait d'assez longs séjours à Guitrancourt, l'été. Il avait une belle tête d'intellectuel Mitteleuropa et l'air d'un vieux garçon excentrique, un peu hypocondriaque. Même aux beaux jours, il ne se baignait jamais dans la piscine. Mais il était loin d'être aussi

excentrique que Lacan, qui semblait l'intriguer beaucoup.

Était-ce en 74 ou 75 ? Je me souviens d'un week-end où se trouvèrent réunis, avec Jacques-Alain et Judith, François Regnault, ancien condisciple et ami de Jacques-Alain, Brigitte Jaques, Jean-Claude Milner, dont l'amitié avec Jacques-Alain remontait aussi à la rue d'Ulm, Gérard Miller et Jocelyne Livi, ainsi

que Benoît Jacquot, qui venait de réaliser *Télévision* avec Lacan.

Jusqu'alors, ce dernier avait refusé toute interview télévisée, rebuté par la prétention confinant à l'outrecuidance des présentateurs qui l'avaient sollicité. Benoît Jacquot était venu le trouver, tout jeune et tout à fait inconnu, « un minuscule », selon le mot – nullement péjoratif – de Lacan

qui avait été charmé et conquis. Le week-end fut très gai. On y avait joué à des jeux de société que Jacques-Alain affectionnait. Son frère, Gérard, nous avait donné des leçons d'hypnose. Inutile de dire que Lacan n'y participait pas.

Quand on le revoit aujourd'hui, *Télévision* fait un étrange effet. À dire vrai, cela était déjà le cas à l'époque. Quiconque parle à la télévision s'adresse aux téléspectateurs

comme à de proches interlocuteurs et comme s'ils étaient dans l'intimité d'une même pièce. Or Lacan, lui, semblait haranguer les foules. Il s'adressait aux milliers de personnes qui composent le public de la télévision. Il avait donc accentué la théâtralisation de son propos, d'autant plus qu'il ne s'agissait pas d'une improvisation, mais d'un texte écrit à l'avance, en réponse aux

questions adressées par Jacques-Alain.

Marc'O, homme de théâtre, qui, admiratif de sa gestuelle, assistait souvent à son séminaire, se trouvait dans un petit hôtel de montagne lorsque fut diffusé *Télévision*. Il avait demandé aux hôteliers de regarder l'émission sur le poste de l'hôtel. Tout le monde se réunit à l'heure dite et suivit attentivement le film. À la fin, l'hôtelier prit la parole : « C'est

très intéressant, très intéressant. Mais où est le psychiatre ? »

Lacan garda une grande affection pour Benoît Jacquot. Lorsque celui-ci, peu après, sortit son premier film, *L'Assassin musicien*, il donna un texte élogieux au *Nouvel Observateur* : « Son coup d'essai se distingue d'être coup de maître. Comme composition de la musique et des images, je le

tiens, ce film fait, pour un chef-d'œuvre. »

Il aimait être entouré de gens jeunes et ne leur ménageait pas son soutien. Ce fut le cas lors de la première mise en scène de Brigitte Jaques, celle de *L'Éveil du printemps* de Wedekind, « une tragédie enfantine », selon les mots de l'auteur, qui n'était pas sans résonner avec le film de Jacquot. Je me souviens encore du soir où nous avons assisté, au Festival d'automne

74, à la première de cette pièce, bien faite pour intéresser Lacan, qui avait écrit un petit texte de présentation pour le programme. Comme pour le premier film de Benoît Jacquot, il était émouvant d'assister aux débuts de Brigitte Jaques, ravissante femme, fort sympathique, qui devait faire une belle carrière de metteur en scène.

Lacan faisait aussi volontiers l'acquisition des œuvres de

jeunes artistes, encore inconnus, ou presque. Ainsi de François Rouan. Il avait fait sa connaissance à la villa Médicis et ses toiles, faites de lanières tissées lui rappelant les tresses borroméennes, l'avaient particulièrement intéressé. Il m'accompagnait également aux expositions de mon ami Jean-Max Toubreau, auquel il acheta plusieurs dessins et commanda un portrait de moi.

Cet automne 74, où je commençai à enseigner au département de psychanalyse, avait été précédé en septembre d'un long séjour à Venise en compagnie de Judith et Jacques-Alain avec leurs enfants, ainsi que de Gérard

Miller et Jocelyne Livi. Celle-ci fit, au cours de ces vacances, parmi les plus belles photographies que l'on ait de Lacan. On le voit s'avancer sur les quais, on devine sa démarche alerte, son allant. Il est élégant, son Punch Culebras aux lèvres, le « Lorenzetti » à la main. Sur d'autres photos, il est assis dans la cabine vitrée d'un *motoscafo*, souriant, l'œil pétillant. Ces vacances vénitiennes en famille furent

renouvelées les années suivantes. S'y joignirent bientôt Laurence et ses enfants. Lacan semblait heureux de ces séjours, où il entraînaient tout le monde à sa suite dans la visite intensive des musées et des églises. Son petit-fils Luc, qui devait avoir cinq ou six ans, suivait le mouvement vaillamment.

Lacan venait pourtant de vivre une tragédie dont il ne se

remit peut-être jamais tout à fait. En juillet 74, il avait souhaité visiter l'Albanie, curieux de ce pays presque inaccessible, petite enclave de maoïsme sous la férule d'Enver Hodja. Mon père y étant alors en poste, c'était l'occasion de s'y rendre. Pour aller à Tirana, il fallait passer par Rome ou par Budapest. Budapest avait tenté Lacan, par curiosité pour ce pays qui connaissait une ébauche de libéralisation, mais

aussi parce que cette ville avait été un des hauts lieux de la psychanalyse au temps de Freud. Ferenczi, un de ses principaux disciples, y avait formé de nombreux analystes, parmi lesquels Imre Hermann qui vivait encore et y exerçait plus ou moins clandestinement la psychanalyse. Lacan souhaitait le rencontrer. Il s'était intéressé à ses travaux sur la pulsion de « cramponnement ». Jean-

Jacques Gorog, un jeune psychanalyste parisien d'origine hongroise, qui connaissait la langue, nous accompagnait. Pour ma part, c'était un retour. J'avais vécu, enfant, pendant trois ans, à Budapest, où mon père avait été nommé attaché d'ambassade.

Budapest avait changé. La première chose qu'on nous fit visiter fut le Var, qui venait d'être entièrement restauré. Autre nouveauté, on y voyait

désormais des magasins d'électroménager et de matériel hi-fi, qui ressemblaient à des entrepôts. Les femmes étaient souvent élégantes. J.-J. Gorog m'a rappelé récemment que j'avais remarqué l'une d'elles dans la rue, portant des chaussures à talons hauts qui me plurent. J'exprimai ma convoitise et le souhait d'en trouver de pareilles. Aussitôt Lacan se mit à courir pour rattraper la jeune femme et lui

demander où elle les avait achetées. Gorog vint à la rescousse pour servir d'interprète. La jeune femme dit qu'elle les avait fait réaliser d'après un modèle qu'elle avait vu dans *Elle* ! Se mettre au service des désirs de l'autre faisait partie de l'éthique de Lacan. Pour lui, il n'y avait pas de petits désirs, le moindre vœu suffisait.

Ce qui n'avait pas changé, c'était la police politique. Un

proche d'Imre Hermann, qui nous conduisait chez lui en voiture, ne cessait de regarder dans son rétroviseur, convaincu que nous étions suivis. Cet homme avait fait autrefois de la prison pour motif politique. Était-ce au temps de Rákosi ou de la répression qui avait suivi l'insurrection de 56, je ne sais plus. Lacan lui lança soudain que c'était sûrement la période de sa vie où il s'était senti le plus libre. J'en fus choquée sur

le coup et me demandai si ce propos lui avait été inspiré par cette personne en particulier ou si c'était un constat plus général. Que la prison ait la vertu de libérer intérieurement, la lecture d'Arthur Koestler me le confirma plus tard.

La grande nouveauté était l'ouverture culturelle. Ce fut un étonnement pour moi de voir, au cours d'une réunion organisée autour de Lacan avec des étudiants et des

enseignants, que les œuvres des intellectuels français leur étaient familières : ils lisaient Derrida, Deleuze, Foucault, Barthes, Sollers et Kristeva, et... Lacan. C'était, là-bas comme chez nous, une époque d'efflorescence culturelle exceptionnelle, qui contrastait avec la terreur larvée qui régnait encore sous le régime de János Kádár.

Nous passâmes trois jours à Budapest avant de repartir pour Tirana. Lacan n'eut pas le temps de visiter l'Albanie. Deux jours après notre arrivée, on lui annonça la mort de sa fille aînée, Caroline, renversée par une voiture à Antibes. Il en fut effondré, je le vis sangloter éperdument. Il aimait beaucoup sa fille. Il allait souvent dîner chez elle où il voyait avec plaisir ses petits-fils. Nous sommes aussitôt rentrés à Paris.

Aujourd'hui, il m'apparaît clairement qu'il y eut pour Lacan un avant et un après ce deuil. La coloration de son humeur changea. Au moment où je l'ai connu, il y avait une gaieté chez lui, qui faisait partie de sa vitalité. Si elle ne disparut pas tout à fait, sa gaieté fut entamée, son fond s'assombrit, il devint plus taciturne.

À l'automne 74, le congrès de l'École eut lieu à Rome. Il fut organisé par Muriel Drazien, l'élève de Lacan sur laquelle il comptait le plus pour son « tripode » italien. Elle fut secondée dans cette tâche par mon amie Paola Carola, qu'elle avait rencontrée lors de nos séjours romains. Cette dernière décida bientôt de venir à Paris se former à la psychanalyse avec Lacan.

Ce congrès était un anniversaire, celui des dix années de la fondation de son École. De plus en 53, vingt et un ans auparavant, Lacan avait donné à Rome le coup d'envoi de son enseignement avec sa fameuse communication « Fonction et champ de la parole et du langage ». Cette fois-ci, il prononça une belle allocution, intitulée « La troisième ». Mais il n'était pas de la meilleure humeur,

considérant, comme souvent, d'un mauvais œil l'affluence et, comme souvent aussi, admonestant les psychanalystes : « Soyez plus détendus, plus naturels quand vous recevez quelqu'un qui vient vous demander une analyse. Ne vous sentez pas si obligés à vous pousser du col. Même comme bouffons, vous êtes justifiés d'être. Vous n'avez qu'à regarder ma *Télévision*. Je suis un clown. Prenez exemple

là-dessus et ne m'imitiez pas. »

Jacques-Alain Miller lui fit écho le lendemain avec une certaine virulence, faisant en même temps l'éloge de Lacan et le procès des analystes dont il dénonçait la fatuité (« qu'est-ce que la fatuité ? c'est de ne jamais vouloir faire ses preuves »), le nihilisme et les faux-semblants. Peu après, Daniel Sibony dénonça à son tour « les bruits de planches qu'on cloue et les accents

d'oraison » de cet éloge de Lacan.

Bref, le climat manquait de sérénité. Il contrastait avec la bonne humeur et l'enthousiasme qui avaient animé le congrès de La Grande-Motte, un an auparavant. Un conflit s'amorçait entre les psychanalystes de l'École et Miller, dont le théâtre devait être bientôt Vincennes.

Ce fut aussi un tournant dans les relations de Lacan avec

l'École qu'il avait fondée. La dissension qui se faisait jour devait conduire à sa dissolution six ans plus tard.

Lacan ne ménageait pas son appui à Jacques-Alain. Grâce à ce dernier venait de paraître le premier volume de son séminaire. Jusqu'alors, ses élèves s'étaient proposés d'en faire des résumés ou des réécritures qu'ils entendaient signer. Miller fut le premier à

sentir qu'il était devenu éditorialement possible de les publier in extenso. Auparavant, en effet, il n'était pas d'usage d'éditer des cours, ou ce qui s'y apparentait. Il prit le parti non d'une réécriture mais d'une transcription des sténographies, seules traces de cet enseignement oral. Ce choix convint à Lacan. En février 73 était paru le séminaire sur *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*. Deux autres, *Les*

*écrits techniques de Freud*, le premier en date, et le dernier, le plus récent, *Encore*, sortirent en janvier 75, quelques mois après le congrès de Rome. La célèbre sculpture du Bernin de la transverbération de sainte Thérèse d'Ávila fit la couverture. Au cours de ce congrès à Rome, nous étions allés la revoir à l'église Santa Maria della Vittoria, en compagnie de Judith et Jacques-Alain, et c'est avec

enthousiasme que la décision fut prise.

Cette année-là, l'enthousiasme, en effet, était de ce côté. La publication des séminaires était un événement, et Lacan misait aussi visiblement sur le renouveau du département de psychanalyse. C'était une expérience à laquelle participaient des jeunes gens, non analystes, mais qui, pour une bonne part, le devinrent par la suite, et pour

qui l'enseignement de la psychanalyse, de ses concepts, des textes qui avaient jalonné son histoire, était une aventure. J'en fis partie et m'y engageai avec toute l'ardeur studieuse dont ma jeunesse était capable. Lacan, qui avait critiqué peu de temps auparavant le « discours universitaire » et qui n'avait pas vu d'un bon œil l'engagement de Serge Leclaire à Vincennes en 1969, surprit les membres de son École par ce revirement

qui ressemblait à un désaveu, comme s'il ne croyait plus en eux pour donner une suite à son enseignement.

Ce qui ne l'empêcha pas d'être tout à fait présent dans les discussions, lors des « Journées » de printemps 75, marquant souvent son approbation. Parmi ses interventions les plus éclairantes, je retiens celle-ci : « La seule chose qui vaille, avait-il dit, ce n'est pas le

particulier, c'est le singulier. La règle fondamentale veut dire : ça vaut la peine de traîner à travers toute une série de particuliers pour que quelque chose de singulier ne soit pas omis... Si quelque chose se rencontre qui définisse le singulier, c'est ce que j'ai quand même appelé de son nom : une destinée. » Faire « sortir » le singulier, ajoutait-il, ne peut se faire que par une bonne chance, laquelle ne s'attrape que grâce

à la règle de l'association libre,  
en tant qu'elle dérange le  
principe de plaisir.

Pendant les vacances de Noël,  
que nous passâmes ensemble à  
Guitrancourt, Jacques-Alain  
lança l'idée d'une revue dont le  
titre, « Ornicar ? », fut choisi au  
cours d'un jeu des portraits  
avec Jean-Claude Milner et  
Alain Grosrichard. Le premier  
numéro sortit en janvier 75,  
avec, en tête, une

« proposition » de Lacan,  
intitulée « Peut-être à  
Vincennes... ».

À la même époque, je pris un appartement rue de Tournon, à un quart d'heure à pied de la rue de Lille. Je le regagnais tous les matins, m'arrêtant parfois en chemin pour prendre un café avec mon ami Maurice Luciani, avec lequel j'avais

toujours de longues conversations sur l'amour. Le soir, je retrouvais Lacan que j'allais chercher en taxi pour nous rendre au restaurant.

Ce n'était pas une petite affaire d'obtenir un taxi à cette heure-là. Il m'arrivait d'avoir cinq minutes de retard et de trouver Lacan trépignant et grinçant des dents sur le trottoir de la rue de Lille. C'était toujours une épreuve et l'une des rares occasions de

tension dans nos relations, si j'excepte les trajets en voiture à tombeau ouvert entre Paris et Guitrancourt, que j'endurais somme toute plutôt stoïquement, et mis à part les quelques infidélités qu'il me faisait.

Je finis par m'apercevoir qu'elles avaient lieu au mois de juillet, à l'approche des vacances, lorsqu'il avait terminé son séminaire de l'année. Je me livrais, à cette

occasion, à quelques éclats qu'il supportait patiemment. Sa capacité à endurer l'ire féminine était remarquable, et me laissait à penser que la passivité, parfois, est signe de virilité. De mon côté, je donnais d'autant plus librement cours à ma colère que je savais qu'il n'en ferait jamais qu'à sa tête. Juillet passé, j'étais plutôt tranquille le reste du temps.

C'est au même moment de l'année qu'il écrivait les textes

qu'il destinait à la publication. Il m'en donnait à lire les différentes moutures. Il écrivait une première version qu'une fois achevée il jetait au panier et recommençait à nouveaux frais et ainsi de suite. Pour « L'étourdit », par exemple, il y en avait eu trois. La première était la plus compréhensible, chacune des deux suivantes ajoutait un degré de « complication », au sens leibnizien. Il procédait par

condensations,  
surdéterminations et  
équivoques. Le texte devait  
ensuite être littéralement déplié  
par le lecteur.

Une fois par semaine, je  
préparais un dîner rue de  
Tournon, où il se faisait  
souvent déposer en voiture par  
son dernier patient. Je n'étais  
pas très portée sur les tâches  
ménagères, mais il ne m'a  
jamais laissée entendre qu'il eût

souhaité que je le convie plus souvent.

Il m'arrivait d'inviter avec lui quelques amis, en particulier mon amie Marie Cabat, qui habitait chez moi entre deux séjours à Ibiza. Il leur faisait toujours bon accueil, s'intéressant de près à tout ce qui les concernait. Par exemple, aux parties de poker nocturnes auxquelles participait Marie et qu'elle espérait gagner assez souvent pour subvenir à ses

besoins. Chaque soir, il s'informait auprès de moi du résultat de la partie de la nuit précédente. Le poker s'étant révélé un peu aléatoire, Marie chercha du travail. Aussitôt Lacan, toujours disposé à rendre service, décida de l'adresser à la bibliothécaire de l'École freudienne, à laquelle il était tout prêt à imposer cette aide improvisée. Mais celle-ci, qui était à elle toute seule une institution et qui régnait sur le

local de l'École, rue Claude-Bernard, ne l'entendait pas de cette oreille. Et lorsque Marie se présenta, elle lui dit qu'elle pouvait rester si le « Docteur Lacan le voulait », mais qu'elle n'avait pas de travail à lui donner. Mon amie battit en retraite. Lorsque je rapportai l'entrevue à Lacan, celui-ci grommela qu'elle « ne voulait pas travailler ». Comme je m'insurgeais, il ajouta : « Elle ne veut pas faire carrière. » La

formule convint à Marie, qui s'y reconnut. D'ailleurs, à cette époque bénie, « faire carrière » n'était pas un idéal. Il eût été bien inélégant de s'en soucier.

Lacan, qui se mettait en quatre pour vous, ne tenait pas compte de la psychologie de ses interlocuteurs. Aussi ses interventions en votre faveur n'étaient-elles pas toujours couronnées de succès. Quelques années plus tard, je me mis en

tête de trouver des vacances de psychothérapeute dans une institution. J'avais postulé dans l'une d'elles et j'en avais fait part à Lacan, qui prit aussitôt son téléphone pour appuyer ma candidature, en me présentant comme « la fille de notre ambassadeur en Albanie ». Pour lui, c'était manifestement la meilleure recommandation, et son intervention, selon les échos qui me parvinrent, eut un

certain succès, mais pas dans le sens qu'il eût fallu.

Je lui parlais souvent de mes amis et il avait toujours une oreille bienveillante à leur sujet. L'un d'eux, psychologue, n'arrivait pas à se décider à entreprendre l'analyse qui l'eût qualifié comme psychanalyste. Il répugnait, disait-il, à « payer le pas-de-porte ». Je rapportai à Lacan la formule qui m'avait amusée, et celui-ci rétorqua du

tac au tac : « Je lui ferai des prix défiant toute concurrence. » Je me fis la messagère de cette offre. Lacan tint parole. Mais il s'avéra assez vite que, si cet ami ne voulait pas payer le prix, ça n'était pas une question d'argent. Je ne sais comment il prit congé de Lacan. Sans doute fort mal, car ce dernier me chargea de lui remettre un mot qu'il avait griffonné sur la table du restaurant où nous dînions et

consciencieusement maculé de vin rouge avant de le mettre sous une enveloppe, qu'il barbouilla également. Je n'étais pas fière, cette fois, d'être la messagère de cette missive, retour à l'expéditeur de la façon dont cet ami avait traité l'accueil généreux que Lacan lui avait réservé.

Curieux comme il était, il fut très content de pouvoir assister à une des expériences sur les

particules élémentaires que dirigeait à Saclay mon ami Lazare Goldzahl. Celui-ci aimait, quant à lui, à démystifier ses recherches en introduisant ses visiteurs dans le saint des saints de la physique nucléaire, qui consistait en une sorte de casemate en béton pour abriter des radiations, avec quelques ordinateurs posés sur des tables, dans le voisinage immédiat du grand accélérateur

de particules. Lacan était attentif aux noms propres. Il avait commenté à son séminaire le nom de mon ami qui signifie « qui vaut de l'or », et n'est pas sans évoquer quelque nombre d'or régissant la nature. Une autre fois, ayant rencontré Jacqueline Veiler, une amie de Maurice Luciani, spécialiste du quechua, il lui demanda aussitôt de l'introduire à cette langue et prit quelques leçons avec elle.

À son séminaire, il nota l'homophonie entre son nom et le mot « vélaire », désignant une consonne qui se prononce avec le voile du palais. Il faisait ainsi surgir le caractère destinal du nom propre.

En février 75, Lacan fut invité à faire des conférences à Londres et à Oxford. Je ne pus partir avec lui, ne voulant pas manquer un de mes cours, et je le rejoignis le lendemain.

Gloria l'avait accompagné pour le voyage et était restée avec lui jusqu'à mon arrivée. Il ne concevait pas de se rendre seul quelque part.

Il donna une conférence à l'Institut français, dont le directeur le connaissait d'un précédent voyage. Lui et sa femme nous reçurent de la façon la plus chaleureuse. Celle-ci m'emmena chez Biba, grand magasin très à la mode à l'époque, et insista pour que je

m'achète deux robes, ce qui ne m'arrivait jamais. Je les portai longtemps avec grand plaisir, en souvenir de ce joyeux moment.

Lacan fit ensuite une conférence à la Tavistock Clinic, haut lieu de la psychanalyse londonienne, à laquelle assista Masud Khan, dont j'avais lu les travaux sur la perversion, et qui nous convia à dîner au restaurant. Son style grand seigneur ne laissait pas

oublier ses origines princières. Il se montrait au demeurant fort sympathique. C'était un homme brillant, élève puis collaborateur de Winnicott, mort quelque temps auparavant. Il semble s'être autorisé à cette époque diverses transgressions peu appréciées de ses confrères. Il finit, dit-on, ses jours dans la solitude et l'alcool. Les limites de son analyse avec Winnicott firent l'objet d'un intéressant débat

dans le milieu psychanalytique anglo-saxon, témoignant de la liberté d'esprit qui règne outre-Manche, même chez les psychanalystes.

J'ai oublié le nom de l'hôtel où nous étions descendus, mais non pas une remarque taquine de Lacan, qui avait vu dans les couloirs un portrait de la reine Élisabeth et qui décréta que je lui ressemblais. Pour quelqu'un qui avait eu comme idéal de beauté Brigitte Bardot, c'était

contrariant, d'autant plus que ce n'était pas la première fois qu'on me le disait.

Quelque temps plus tard, j'accompagnai Lacan lors d'une visite à Heidegger à Fribourg-en-Brisgau. Il avait appris que ce dernier avait eu un accident vasculaire cérébral et il souhaitait, selon ses mots, le revoir avant qu'il ne meure. Il le connaissait de longue date, lui ayant fait une première

visite au début des années 50 avec Jean Beaufret, qui avait été son analysant. Lacan avait traduit en français un de ses textes, intitulé « Logos », paru en 56 dans la revue *La Psychanalyse*. En 55, Heidegger avait été invité par Beaufret et Maurice de Gandillac à un colloque à Cerisy-la-Salle. Au retour, Heidegger et sa femme s'étaient arrêtés à Guitrancourt où ils avaient séjourné quelques jours. Lacan leur avait fait

visiter la région en voiture, à tombeau ouvert comme d'habitude, sans tenir compte des hauts cris de madame Heidegger.

Nous étions allés en avion à Bâle, où nous avons visité le très beau musée des beaux-arts, avant de louer une voiture pour nous rendre à Fribourg où nous étions attendus.

Les Heidegger habitaient une maison plutôt récente dans un

quartier résidentiel, qui ne ressemblait guère aux images de cabane dans la forêt que j'associais au philosophe. Nous n'étions pas plus tôt entrés que madame Heidegger nous enjoignit avec autorité d'utiliser les patins qu'elle réservait aux visiteurs. Je savais, de mes origines jurassiennes, que c'était d'un usage assez courant dans les régions montagneuses, à cause de la neige. Dans les pays nordiques, que je

connaissais aussi, on enlève ses chaussures en entrant dans une maison. Mais on était alors en avril, et je sentis visés en nous les importateurs des salissures du monde extérieur. Freud m'avait appris que le dehors pour l'inconscient est synonyme de l'étranger, c'est-à-dire de l'ennemi et de ce qui est en général haïssable. J'étais partagée entre le sentiment désagréable d'être une intruse et l'hilarité contenue que

suscitait en moi le contraste inattendu entre les patins et la métaphysique.

Nous fûmes introduits au salon où Heidegger était étendu sur une chaise longue. Sitôt assis à ses côtés, Lacan entreprit de lui faire part de ses dernières avancées théoriques faisant usage des nœuds borroméens, qu'il était en train de développer dans son séminaire. Pour illustrer son propos, il sortit de sa poche une

feuille de papier pliée en quatre, sur laquelle il dessina une série de nœuds pour les montrer à Heidegger, qui pendant tout ce temps ne disait mot et gardait les yeux fermés. Je me demandais si ce dernier exprimait ainsi son absence d'intérêt ou s'il fallait mettre en cause l'affaiblissement de ses facultés. Lacan, qui n'était pas homme à renoncer, s'obstinait, la situation menaçait de s'éterniser. Heureusement,

madame Heidegger survint et mit fin à l'« entretien », au bout d'un temps mesuré d'avance pour « ne pas fatiguer son mari ». Nous reprîmes sur nos patins le chemin de la sortie, non sans avoir été conviés à retrouver le couple un peu plus tard dans un restaurant voisin.

Décidément tracassée par les patins, aussitôt dehors, je demandai à Lacan si madame Heidegger avait été nazie. « Bien entendu », me répondit-

il. Il était à l'époque très peu question des rapports de Heidegger avec le nazisme. Le livre de Victor Farias n'était pas encore paru.

Pendant le déjeuner, Heidegger se montra un peu plus loquace, mais la conversation fut peu animée. Lacan, qui lisait l'allemand, ne le parlait pour ainsi dire pas et nos hôtes possédaient mal le français. Avant de nous séparer, Heidegger me donna une

photographie de lui, format carte postale, au dos de laquelle il écrivit : *Zur Erinnerung an den Besuch in Freiburg im Bu. am 2. April 1975*, sans mention de mon nom. J'étais un peu étonnée de cet autographe pour fan, que je n'avais pas sollicité, mais je le conservai pieusement. Un de mes patients, qui vit la photographie sur une étagère de ma bibliothèque, me

demanda si c'était mon grand-père.

Était-ce à la Pentecôte de cette année ou l'année précédente que Lacan m'emmena rendre visite dans les Cévennes à l'un de ses amis, Armand Petitjean ? Cet homme vivait dans une grande propriété, avec sa femme et sa fille de neuf ans. Il était très fier des aménagements qu'il y avait réalisés en matière

d'élevage et de culture, qui en faisaient un domaine où l'on pouvait vivre en autarcie. C'était un écologiste de la première heure qui avait trouvé, à cette époque, un allié en Edgar Morin.

Tout jeune, il s'était fait connaître comme un écrivain plein de promesses. Il avait traduit à vingt ans un poème de Joyce, lequel l'avait adoubé comme un des rares à savoir lire *Finnegans Wake*. Il avait été

très ami de Drieu la Rochelle, et il avait partagé ses errements pendant la guerre, publiant dans *La N.R.F.*, que Drieu dirigea pendant l'Occupation, ainsi que dans quelques autres revues collaborationnistes, avant d'entrer, en 42, dans la résistance du général Giraud. À la Libération, Aragon avait réclamé qu'on le fusille. Jean Paulhan prit sa défense. Qu'il ait été giraudiste plutôt que gaulliste ou communiste fut

sans doute davantage retenu contre lui qu'un engagement pétainiste tôt renoncé. Il fut, pour finir, acquitté par le Comité d'épuration, mais sa carrière littéraire fut brisée par ces événements. La vie retirée qu'il menait au sein d'un domaine où il régnait en maître fut sa réponse à cette mise au ban par l'histoire.

L'atmosphère bucolique qui imprégnait les lieux, l'esprit discrètement patriarcal de leur

hôtes ne sont pas sans m'évoquer aujourd'hui *L'Arrière-Saison* d'Adalbert Stifter, et le fond de mélancolie d'une retraite où tout a été patiemment rassemblé avec raffinement et simplicité, pour le plaisir des yeux et du goût. Tant d'application avait, ici aussi, quelque chose de désespéré.

J'ai conservé de ce séjour une belle photographie de Lacan, en train de feuilleter un livre avec

la petite fille de la maison, qui l'avait conquis. Nos hôtes nous avaient emmenés à la feria de Nîmes, où nous avons assisté à une corrida. Malgré toutes les raisons littéraires d'apprécier ce spectacle, j'en avais été plus que rebutée. Si Lacan ne partageait pas mon aversion, il ne se montra pas non plus un fervent spectateur.

Lacan répondait volontiers aux sollicitations qui lui étaient faites. Parfois dans un élan de sympathie, comme avec Benoît Jacquot. Ce fut aussi le cas quand Jacques Aubert vint lui demander, par l'intermédiaire de Maria Jolas, d'ouvrir, en

juin 75, le V<sup>e</sup> Symposium Joyce qu'il organisait à la Sorbonne. Ce fut une vraie rencontre donnant lieu pendant plus d'un an à d'intenses échanges de travail, qui se prolongèrent en une relation amicale suivie. Comme il le rappelle dans cette « Ouverture », Lacan avait croisé Joyce à la librairie d'Adrienne Monnier quand il avait dix-neuf ans. Il assista l'année suivante, toujours chez Adrienne Monnier, à la

première lecture historique de passages d'*Ulysse* en français et en anglais, peu avant sa publication par « Shakespeare and Company ». Ainsi Joyce l'accompagnait-il depuis longtemps quand Jacques Aubert vint le trouver. Il l'avait, entre autres, cité, peu d'années auparavant, dans « Lituraterre ».

Dès le mois de juin, il décida de faire de ces retrouvailles le sujet de son séminaire à la

rentrée, sous le titre « Le sinthome », écriture ancienne du mot « symptôme », où s'entend aussi le « saint homme ». Jacques Aubert intervint longuement à ce séminaire, ainsi qu'un soir à l'Hôtel-Dieu, en présence de Lacan, soirée à laquelle assistait aussi Philippe Sollers.

Nous sommes devenus et restés amis depuis cette soirée d'été où nous nous étions retrouvés pour dîner sur la

terrasse d'un restaurant, en face du pont Louis-Philippe, et qui m'a laissé un souvenir heureux.

La gentillesse exquise, le charme de Jacques Aubert et de sa femme, Venette, qui l'accompagnait ce soir-là, m'ont immédiatement conquis, comme ils avaient conquis Lacan.

Il poussa la gentillesse jusqu'au dévouement tout au long de cette année de séminaire, au cours de laquelle

Lacan le sollicita de manière incessante, par courrier, par pneumatique ou par téléphone. Jacques Aubert, qui habitait et enseignait à Lyon, passait toutefois souvent une partie de la semaine à Paris. Lacan, s'il n'arrivait pas à le joindre, allait l'attendre le soir devant sa porte jusqu'à ce qu'il arrive. Il lui demandait, toujours de toute urgence, des références bibliographiques, des ouvrages sur Joyce qu'il n'arrivait pas à

se procurer, des réponses à toutes les questions que ses lectures soulevaient.

À Guitrancourt, les livres s'amoncelaient. Il y en avait des piles sur les tables dans la chambre, et au moins cinq ou six ouverts sur le lit, qu'il lisait en même temps, sautant de l'un à l'autre. C'était la première fois que je le voyais dans une telle effervescence de lecture. Tous les ouvrages de Joyce,

dans le texte, bien sûr, et tous les commentateurs, anglais le plus souvent, y passaient. Me devinrent familiers les noms de Richard Ellmann, que je lus à mon tour, de Frank Budgen, de Clive Hart et de Robert M. Adams. L'ouvrage de ce dernier, *Surface and Symbol, the Consistency of James Joyce* « *Ulysses* », était tout un programme, de nature à retenir l'attention de Lacan, depuis longtemps captivé par la

topologie des surfaces et qui se servait de la notion de consistance à propos de ses nœuds borroméens.

Il était si éperdument, si passionnément plongé dans ces textes qu'il donnait par moments l'impression de s'y noyer. Il en extrayait cependant, dans son séminaire, avec une belle simplicité, un renouvellement audacieux de la clinique. La rigueur de Joyce convenait à la sienne. Elle lui

servit à réinterroger les bases de la psychanalyse : ce qu'est un symptôme, son rapport à l'inconscient, leur articulation aux catégories qu'il avait de longtemps dégagées, le symbolique, l'imaginaire, et surtout le réel, qui était de plus en plus l'objet de son interrogation, je dirais même plus : l'objet de son tourment.

Au cours de ces années-là, son enseignement atteignit, à force

de dépouillement, à une clarté inédite. Il procédait moins qu'avant par développements, davantage par fulgurances, par des énoncés décapants qui prenaient à revers les habitudes de pensée, les préjugés et les poncifs. En même temps, et cela faisait partie de ce dépouillement, son style se fit moins théâtral, la pointe agressive s'en était aussi émoussée. « Je vieillis, je deviens gentil », s'était-il

exclamé un jour. Sa gentillesse, tout comme sa simplicité, était aussi ce qui avait frappé Jacques Aubert tout au long de leurs relations.

Il y a quelque temps, au cours d'un déjeuner, ce dernier me raconta qu'un jour Lacan l'avait raccompagné en voiture à la gare de Lyon et l'y avait laissé, en lui disant qu'il avait un patient à voir à son cabinet, mais qu'il reviendrait une heure plus tard pour lui dire au

revoir, avant le départ de son train. Jacques Aubert prit le premier train en partance, convaincu que Lacan ne songeait pas sérieusement à revenir. Arrivé chez lui à Lyon, sa femme lui dit que Lacan l'avait appelé aux cent coups : il l'avait cherché en vain dans toute la longueur du train qu'Aubert devait prendre, et était mort d'inquiétude. Ainsi, il était revenu, comme il l'avait dit. Jacques Aubert était

sensible aux façons de Lacan, si surprenantes, et qui étaient à elles seules un enseignement.

L'année de ce séminaire consacré à Joyce, j'eus l'occasion de voir, avant sa sortie en salle, un film qui m'impressionna beaucoup : *L'Empire des sens* d'Oshima. J'en parlai aussitôt à Lacan qui exprima le désir de le voir. Connaissant un peu le producteur, Anatole Dauman, je

l'appelai pour lui faire part du vœu de Lacan. Enchanté de cette occasion de faire sa connaissance, Dauman organisa immédiatement une projection à son intention et lui proposa d'y convier lui-même toutes les personnes qu'il souhaitait. C'est ainsi qu'un certain nombre de membres de son École s'y retrouvèrent, un peu médusés. Lacan évoqua le film à son séminaire. Il en avait été « soufflé », dit-il, ajoutant que

c'était de « l'érotisme féminin poussé à l'extrême », érotisme culminant dans le fantasme de la mort et de la castration de l'homme.

Dauman, ravi par Lacan, voulut le convier à dîner avec des acteurs ou des réalisateurs qu'il pensait susceptibles de l'intéresser. Ainsi, l'invita-t-il avec Isabelle Adjani et, une autre fois, avec Polanski, chez Lucas Carton, où j'allai les rejoindre après mon cours à

Vincennes. J'arrivai vers dix heures et demie du soir, le dîner devait déjà durer depuis deux heures, Lacan était peu loquace, comme on sait. Polanski, accompagné d'une jeune fille, ne l'était pas davantage. Tout le monde paraissait s'ennuyer ferme à m'attendre, et Lacan leva bientôt le siège. Si j'en crois l'une de ses lettres, le dîner avec Adjani, où je n'étais pas

présente, n'avait pas été plus brillant.

Lacan devenait d'ailleurs de plus en plus silencieux. Accaparé par Joyce, il l'était au moins autant par son « nœud bo », comme il l'appelait, en jouant sur l'équivoque avec le mont Nébo, d'où Moïse découvrit la Terre promise et où il mourut. Depuis le séminaire « Encore », les nœuds borroméens prenaient une place

toujours plus grande dans son enseignement. Dans le séminaire qui suivit « Le sinthome », elle devint presque exclusive, malgré l'intitulé quasi joycien : « L'insu que sait de l'Une-bévue s'aile à mourre », qui rappelait les jeux d'homophonies translinguistiques de *Finnegans Wake*, tel « *Who ails tongue coddeau, a space of dumbillsilly* » où Lacan, selon son propre dire, n'aurait pas su, sans Jacques

Aubert, entendre « Où est ton cadeau, espèce d'imbécile ».

Il ne se contentait pas de dessiner ses nœuds borroméens. Il les fabriquait aussi avec des « bouts de ficelle » qu'il coupait et raboutait. J'allais régulièrement au rayon accastillage du BHV l'approvisionner en cordages marins, de ceux utilisés pour les écoutes et les drisses, qui s'étaient révélés les plus

appropriés à ses manipulations. Je les prenais dans différentes tailles et dans les couleurs et les tressages les plus variés que l'on pouvait trouver. Il fallait un diamètre suffisant pour réaliser les épissures avec du papier collant. D'ordinaire, elles se font avec du fil et une aiguille, mais Lacan ne maniait pas l'aiguille, il était beaucoup trop impatient pour ça. Le scotch, lui aussi, avait demandé des recherches pour trouver

celui qui se prêtait le mieux à cet usage.

Au fil du temps, les chaînes et les nœuds se faisaient toujours plus envahissants. Lacan poursuivait ses manipulations tout en écoutant ses patients, les nœuds jonchaient le sol de son cabinet. De temps en temps, Gloria les rassemblait dans un sac en plastique sous son bureau. Il y en avait aussi partout dans sa chambre à Guitrancourt.

De jeunes mathématiciens férus de topologie, Pierre Soury et Michel Thomé, lui avaient témoigné, dès la fin 73, leur intérêt pour sa manière d'user du fameux nœud. Il s'ensuivit un échange soutenu qui se prolongeait sous la forme d'un dialogue dans le cadre même du séminaire.

Lacan les sollicitait constamment. Comme ils n'avaient pas le téléphone, qui était une denrée rare à l'époque

à Paris, il leur envoyait force pneumatiques, moyen de communication pour lequel il avait une prédilection, et parfois il allait taper à leur porte. Combien il eût été heureux de l'invention du téléphone portable ! À l'époque commençaient à se répandre les bips d'urgence pour alerter les médecins. Jacques-Alain plaisantait en disant que c'était de ça qu'il faudrait m'appareiller afin que Lacan

puisse me joindre à tout instant, comme il le souhaitait. Je l'ai échappé belle.

On peut lire sur Internet ces pneumatiques qui, bientôt, ne s'adressèrent plus qu'à Soury, Thomé ayant sans doute déclaré forfait. Ses sollicitations étaient toujours pressantes, souvent formulées comme des appels à l'aide, voire, textuellement, « au secours ». Quelquefois, le week-end, Lacan emmenait Soury à Guitrancourt, où ils

passaient de longues heures à travailler ensemble. Début 78, à moins que ce ne soit 79, alors que j'étais allée passer une semaine chez mon amie Marie à Ibiza, j'appris par téléphone de Gloria que Lacan avait eu un accident en se rendant à Guitrancourt, accompagné de Soury. Il avait manqué la sortie de l'autoroute qu'il avait tenté de rattraper d'un coup de volant au dernier moment, et il s'était encastré dans la glissière.

Il en sortit indemne, Soury en fut quitte pour une bosse, la Mercedes, un beau cabriolet blanc, fut bonne pour la casse. Lacan ne reprit pas de voiture et arrêta de conduire. La glissière faisait partie de ce réel devant lequel il s'inclinait.

La pression exercée par Lacan mettait sans doute Soury à rude épreuve, mais il fut plongé dans le désarroi lorsque Lacan arrêta son séminaire et ne fit plus appel à lui. Sachant pourtant

que ce dernier était malade, il lui écrivit qu'il souhaitait faire une analyse avec lui, mais sa lettre resta sans réponse. En grande difficulté, il écrivit à ses amis : « J'essaie le suicide. » On eut du mal à identifier le corps que l'on découvrit le 2 juillet 1981, dans un bois proche de Ville-d'Avray. C'était deux mois avant la mort de Lacan.

Dans les derniers séminaires, la monstration des chaînes et

des nœuds prenait de plus en plus la place de la parole, qui souvent se réduisait au commentaire des figures que Lacan traçait à la craie au tableau noir. Ses propos sur la psychanalyse servaient comme de préliminaires aux nœuds qui le « tracassaient » sans répit, sur lesquels il se « cassait la tête ». C'était un peu comme s'il cherchait une issue à ce qui le taraudait dans la psychanalyse du côté de ce réel

qu'en venaient à incarner les nœuds. Mais y a-t-il une issue du côté du réel ? C'est-à-dire de l'impossible, comme il l'avait dit lui-même.

Aux « Journées » de son École, Lacan intervenait désormais rarement, exprimant souvent sa lassitude, allant jusqu'à les conclure par une simple phrase : « Ça a assez duré ! »

J'en étais venue à me demander et à lui demander si la psychanalyse l'intéressait encore, et même, stupéfiante question qui témoignait de mon désarroi, si elle l'avait un jour intéressé. Il répondit aussitôt qu'elle l'avait passionné. Le mot passion était accentué. D'une certaine façon, elle était toujours là, cette passion, à travers son obsession des nœuds, plus épurée peut-être et comme radicalisée. Mais son

désinvestissement de toute autre chose était tel que j'en oubliais sa curiosité incessante et sa gaieté d'antan.

L'été 78, nous étions allés en Sicile. Tout l'impatientait et lui était à charge. Il n'avait plus de goût pour les visites auxquelles il s'obligeait. Un de ses élèves, psychanalyste à Palerme, s'avéra un guide peu compétent, ce qui accroissait son impatience. J'ai un

souvenir de désarroi à Noto, ville désertée par la chaleur, où, désorientés, nous ne parvenions pas à trouver les monuments indiqués par les guides. À Palerme, il restait souvent à dessiner ses nœuds dans la chambre de l'hôtel. Je sortais seule dans la ville et me fis agresser. Au début du voyage, nous étions montés au sommet de l'Etna. Au bord de l'immense cratère, parmi les fumerolles, je fus prise

d'angoisse à l'idée folle qu'il pourrait s'y jeter comme Empédocle et m'y entraîner.

Ce retrait trouvait cependant en moi sa résonance. J'ai du mal aujourd'hui à en ressusciter le souvenir, tant ce qui n'était pas sans s'apparenter à du nihilisme m'est devenu étranger. Pourtant, si le nihilisme signifie l'anéantissement de toutes les valeurs, le terme ne convenait

ni pour lui, tout dévoré de passion pour ses nœuds, ni pour moi qui plaçais au-dessus de tout mon investissement dans la psychanalyse. Je me sentais étrangement en phase avec lui, comme si je retrouvais un ancien idéal de réduction à l'os à travers cette réduction à la corde à laquelle j'assistais. Dès avant de le connaître, m'animait une quête de l'irréductible, de la seule chose qui tiendrait, quelle qu'elle fût,

et la détermination de faire fi de tout le reste. Cet idéal, cette quête n'allaient pas sans un goût de l'ascétisme que Lacan incarna pour moi au cours de ces années de silence. Les vanités se consumaient dans un dédain de tout, hormis l'essentiel. La vie avec lui était alors comme un grand bûcher où disparaissaient toutes les fausses valeurs.

Ainsi me semblait-il communier avec lui, non dans

la passion pour les nœuds, que j'avais du mal à partager, mais dans ce désintéret pour tout ce qui n'était pas l'unique objet de sa passion. Dans celle-ci, on retrouvait sa concentration de toujours, son style qui consistait à aller tout droit sans considération pour rien d'autre que son but, mais c'était une concentration encore épurée, qui avait fait le vide autour et ne pouvait plus changer d'objet comme auparavant.

Cette tension vers l'irréductible au mépris de tout le reste, je la mettais en œuvre dans mon rapport à la psychanalyse. Au cours de toutes ces années, mon analyse avec Lacan s'était poursuivie. J'avais joué « tapis » en allant le trouver, et l'enjeu était pour moi une question de vie ou de mort. La partie s'était engagée, et, même si la donne avait été modifiée lorsque nos relations

prirent le tour de l'intimité, il avait été pour moi inenvisageable de retirer ma mise et d'aller porter ma question ailleurs. Lacan l'avait compris, il avait tenu le pari et moi aussi.

Il m'arrive de penser qu'il avait peut-être mis dans l'affaire son goût de l'expérimentation. Il menait les choses en tenant compte de la particularité de la situation, la mettant à profit à l'occasion.

Ainsi lui arrivait-il de glisser une interprétation à la faveur d'un geste de la vie quotidienne. Parfois, je lui faisais part de mon inquiétude à l'idée de ne pas pouvoir mener à bien mon analyse dans ces conditions si particulières. Un jour, il me répondit : « Oui, il manque quelque chose. » J'en fus interloquée, moi qui croyais que c'était de quelque chose en trop qu'il s'agissait ! Ce manque, qui sonnait là comme

définitif, me tomba dessus comme un couperet.

Vint le moment où, dans ce travail que je continuais à mener avec lui, se dévoila une vérité qui commença par me désespérer. Lacan sut d'une phrase à la fois ne pas céder sur son tranchant et en tempérer les effets. Ce fut le grand tournant thérapeutique de mon analyse. Le fond d'anxiété qui m'habitait depuis toujours fut comme nettoyé. Plus de main

de fer pour m'étreindre le plexus, plus de renard pour me ronger l'estomac, j'accédai à une paix corporelle que je n'avais jamais connue. Enseigner, écrire me mettait au supplice, cela aussi tomba d'un coup. Ce fut comme si j'étais devenue viable et la vie vivable.

Le terrain déblayé fit aussitôt place à l'évidence d'un désir qui prit la force d'un impératif : la question de l'enfant vint à

l'ordre du jour avec d'autant plus d'urgence que l'âge me pressait. Et il était trop tard pour avoir un enfant de Lacan. Au nom de ce désir que l'analyse avec lui avait dégagé dans toute sa virulence et dont je ne voulais pas qu'il reste lettre morte, car cela aurait à mes yeux invalidé tout le parcours, j'eus alors la cruauté de me séparer de lui pour me donner une chance de le

réaliser. Ce fut un déchirement pour moi, un séisme pour lui.

Si j'allais le voir tous les jours, si je l'accompagnais parfois à Guitrancourt, je ne dormais plus rue de Lille. Jacques-Alain a raconté comment Lacan se glissa un soir dans le lit de son fils, Luc. La demande sans parole était claire. Jacques-Alain et Judith déménagèrent pour l'accueillir.

S'ensuivirent deux années douloureuses. Il fallut traverser le drame de la dissolution de l'École freudienne, endurer la violence qui se déchaîna alors et qui ne l'épargna pas. Je restais seule, trop malheureuse pour faire une rencontre, assistant avec un chagrin grandissant au déclin de sa santé.

Lorsqu'il sut qu'il avait un cancer intestinal, Lacan refusa de se soigner. À Judith qui lui

demandait de lui rendre raison de son choix il répondit : « Parce que c'est ma fantaisie. »

On a dit qu'il avait peur des opérations. Je n'ai jamais vu Lacan avoir peur de quoi que ce soit. Il était de son style de ne pas vouloir prolonger ses jours.

Au dernier moment, cependant, il accepta une intervention chirurgicale. Absente de Paris, je revins aussitôt. Il m'accueillit en silence d'un sourire. Dans les

heures qui suivirent son opération, avant son entrée dans le coma, je ne vis chez lui aucun signe d'angoisse.

Je retournai à Guitrancourt quelques semaines plus tard. Dans le petit bureau vert, je sentis s'ouvrir en moi, creusé par les sanglots, un trou noir et sans fond.

Aujourd'hui, j'ai l'âge que Lacan avait quand je l'ai connu.

Est-ce ce qui m'a décidée à livrer ces souvenirs ? Comme un rendez-vous à honorer, une manière de le retrouver. Et puis j'arrive à l'âge où l'on se demande combien d'huile reste encore dans la lampe, et où tout vous rappelle qu'il faut travailler tant qu'on a la lumière.

La mémoire est précaire, mais l'écriture ressuscite la jeunesse des souvenirs. Le temps d'écrire, j'ai retrouvé quelques

jours anciens et, par éclairs,  
m'était rendue l'entièreté de  
son être.



Éditions Gallimard  
5 rue Gaston-Gallimard  
75328 Paris cedex 07 FRANCE  
[www.gallimard.fr](http://www.gallimard.fr)

© *Éditions Gallimard, 2016.*

## DU MÊME AUTEUR

*Aux Éditions Gallimard*

*Dans la collection « L'Infini »*

LA VOCATION DE L'ÉCRIVAIN,  
1991.

GIDE            GENET            MISHIMA.  
Intelligence de la perversion,  
1996.

ABÎMES ORDINAIRES, 2001.

LA VIE PARFAITE. Jeanne Guyon,  
Simone Weil, Etty Hillesum,  
2006.

O SOLITUDE, 2011 (« Folio »  
n° 5541).

*Chez d'autres éditeurs*

FREUD ANTIPÉDAGOGUE,  
Navarin éditeur, Paris, 1979.  
Réédition « Champs »  
Flammarion, Paris, 1996.

HORSEXE. Essai sur le  
transsexualisme, Point Hors Ligne,  
Paris, 1983.

NOBODADDY. L'hystérie dans le  
siècle, Point Hors Ligne, Paris,  
1988.

LA LOGIQUE ET L'AMOUR et  
autres textes, Éditions nouvelles  
Cécile Defaut, Nantes, 2015.

# CATHERINE MILLOT

## La vie avec Lacan

« Il fut un temps où j'avais le sentiment d'avoir saisi l'être de Lacan de l'intérieur. D'avoir comme une aperception de son rapport au monde, un accès mystérieux au lieu intime d'où émanait sa relation aux êtres et aux choses, à lui-même aussi.

C'était comme si je m'étais glissée en lui.

Ce sentiment de le saisir de l'intérieur allait de pair avec l'impression d'être comprise au sens d'être tout entière incluse dans une sienne compréhension, dont l'étendue me dépassait. Son esprit — sa largeur, sa profondeur —, son univers mental, englobait le mien comme une sphère en contiendrait une plus petite. J'ai découvert une idée

semblable dans la lettre où Madame Teste parle de son mari. Comme elle, je me sentais transparente pour Lacan, convaincue qu'il avait de moi un savoir absolu. N'avoir rien à dissimuler, nul mystère à préserver, me donnait avec lui une totale liberté, mais pas seulement. Une part essentielle de mon être lui était remise, il en avait la garde, j'en étais déchargée. J'ai vécu à ses côtés

pendant des années dans cette légèreté. »

*Écrivain et psychanalyste, Catherine Millot est l'auteur de cinq livres parus dans la collection « L'Infini » aux Éditions Gallimard : La vocation de l'écrivain (1991), Gide Genet Mishima (1996), Abîmes ordinaires (2001), La vie parfaite (2006) et O Solitude (2011).*

Cette édition électronique  
du livre

*La vie avec Lacan* de  
Catherine Millot

a été réalisée le 27 janvier  
2016

par les [Éditions Gallimard](#).

Elle repose sur l'édition  
papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782070178247 -  
Numéro d'édition : 296197).

Code sodis : N79924 - ISBN :  
9782072654275.

Numéro d'édition : 296198.

Composition et réalisation de  
l'epub : [IGS-CP](#).

# TABLE DES MATIÈRES

**Titre**

**Il fut un temps où...**

**Lacan, cet été-là, me fit...**

**De retour à Paris, nous...**

**En cet automne 72, la...**

**À Paris, Lacan menait une...**

**Peu après Barcelone, Lacan reprit...**

**Début 73, Lacan voulut aller...**

**À partir de cette année...**

**Cet automne 74, où je...**

**À la même époque, je...**

**Lacan répondait volontiers aux sollicitations...**

**Aux « Journées » de...**

**Copyright**

**Du même auteur**

**Présentation**

**Achevé de numériser**